Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lamortedicarloie00sgri

LA
MORTE DI CARLO I.
E
L'ETTORE
Tragedie

IMPROVVISATE DAL SIG. TOMMASO SGRICCI

E RACCOLTE DAGLI STENOGRAFI

FIRENZE

PRESSO GIUSEPPE MOLINI

ALL' INSEGNA DI Dante

MDCCCXXV.

LA MORTE DI CARLO I.

Tragedia

IMPROVVISATA IN PARIGI IL 25 APRILE

1824.

NEL TEATRO Louvois

A SUA ECCELLENZA

IL SIGNORE

MARCH. LA MAISONFORT

INVIATO STRAORDINARIO DI FRANCIA PRESSO
LA REALE CORTE DI TOSCANA

Tommaso Sgricci

Come uom, che tra due vie l'incerto passo
Sospende, e guata, e volge lungamente
In suo pensier qual l'addurrà securo
Dei parenti agli amplessi, e della madre,
O qual dilunge dai tetti paterni
Per mille rischi a perigliarsi il tragga,
Alfin mirando, che gli manca il giorno
E che si allungan l'ombre, e della sera
L' umido rezzo il viso gli percote,
A qual più l'alma inchinasi, si affida
Speditamente, e studia il passo, e prima
Che ristar dubitante, ama ingannarsi;

Tal io lung'ora volsi in mio consiglio
Se fregio farsi del tuo nome illustre
Degno fosse il mio Carlo, o Mesonforte;
E fra me dissi: " E leverò la mente
A tanta altezza, che offerir mi attenti
Questo figliuol del rapido momento,
Che il momento avvenir divorerassi
Inosservato a Lui, che stringe al petto
Caramente Talia, che tra le cure
Di quel sacro carattere, in che splende
Mirabilmente, e riverenza aggiunge
Al Franco nome, pei recessi arcani
Si spazia delle Muse, e là penetra,
Ove di piè volgare orma non giunse,
Oserò tanto, e non dirà la Fama
Che per immenso mar spiego le vele
Senza nocchiero? „ - Il gridi - I petti umani
Tu da lung'ora a penetrare avvezzo
Fin nelle fibre più segrete, ad altra
Più nobile cagion darai quest'atto,
Che d'un grato desio muove, e si abbella.
Lungo la Senna, ove la gran Cittade
Torreggia e siede, e con soave impero
Di gentilezza, e di savere inchina,

Pur nol pensando, alle sue voglie Europa,
Ignoto peregrin trassi, e mi udiro
Quegli alti spirti (1), onde la doppia scena (2)
Echeggia di Parigi, a cui le Muse
Diero aggiugner sorelle ad Atalia,
Sorelle a Fedra: udironmi quei grandi
Che di natura a investigar le leggi
Altamente sudaro, e quei che in carte
Le gran vicende, e i rinnovati imperi
Mandar così, che ai posteri saranno
Fiaccola e specchio. Le sorgenti forme,
Che l'ultimo chiedean tocco di vita,
Abbandonò Gerardo, il mio Gerardo,
Che in Ausonia nascea, troppo ahi! dei figli
Più chiari liberal, che in Gallia crebbe,
E in Gallia si fe' grande; udiro, e sorse

(1) *Presiedevano all' adunanza in che fu improvvisato il Carlo, tra gli altri illustri membri dell' Accademia Francese, i chiarissimi autori dell' Agamennone, dei Templari, dei Vespri Siciliani, di Maria Stuarda, del Saul, dei Maccabei, del Fiesco, l' incomparabile filosofo naturalista Baron Cuvier, il celebre Istoriografo Lacretelle, e il Raffaello della moderna scuola francese Gérard.*

(2) *Alludesi al primo teatro Francese, ed all' Odeone.*

A me d'intorno un fremito, una voce
Di mille voci, che mi scosse, e ruppe
I vincoli dell'alma, e l'inalzava
Oltre ogni sfera di sua possa antica.
Così talor se lo percote il sacro
Fuoco di Giove, il nero abete a un tratto
Si fa di fiamme, e di non sua favilla
La valle e il monte latamente alluma.
Se corre al mar, che il nutre, e l'alimenta
Generando le nubi e le procelle,
Il povero torrente, e non lo sdegna
Il gran padre Ocean, benchè di cento
Alteri fiumi ridondante; io certo
Non temerò che tu, gentile spirto,
O la tua gente in cortesia maestra,
S'abbian del cor la rimembranza a vile.
Per voi crebbe il mio Carlo: eternamente
Di voi si fregi, e più di Te. - Ravviso
Sul tuo ciglio la lagrima furtiva
Che mosse la pietà d'un re tradito.
Cui non è conta la tua fede, e il capo
A difesa del trono al manigoldo
Mille volte proferto, e il fior degli anni
Speso nel perigliar de' dubbi eventi,

E le spregiate ricchezze, e l'onore
Del pan mercato col sudor del volto
Dai tetti aviti in generoso bando,
Fra stranie genti, e forse, ahi colpa, ed onta
Di umanità! tra sdegni, e tra ripulse.
  Ma salse alfin la lagrima del giusto,
E parlò dell'Eterno innanzi al trono;
Ed ecco un CARLO, ma di fausti eventi
Cinger di verde la Borbonia pianta;
Deh! come a lui Gallia si stringe, e altera
Di tanto Alunno, d'uno spirto vive
Con Esso, e in Lui si posa, e 'n Lui confonde
E dritti, e possa, e maestade, e fama.

Articolo del Giornale intitolato l'Etoile *N°.* 1476 *del* 28 *Aprile* 1824.

Nous avons les premiers, et avec une admiration constante, parlé de M. Sgricci. Son prodigieux talent et sa qualité d'étranger sont les principaux, ou plutôt les seuls motifs de l'intérêt que lui a constamment témoigné l'*Etoile.*

Si quelques personnes ont manifesté de l'étonnement de nos éloges et les ont taxés d'exagération, c'est bien certainement parce qu'elles n'avaient pas entendu M. Sgricci ou ne l'avaient pas compris. Il est plus facile, en effet, de douter et de condamner, que de juger, et le doute est commode, parce qu'il dispense de connaissance et de réflexion.

Quoi qu'il en soit, et bien que nous soyons forts du motif qui nous fait agir, nous nous bornerons à être historiens, et nous laisserons à d'autres la part des éloges, persuadés comme nous le sommes que nul ne pourra se hasarder à porter un jugement sur cette soirée sans y avoir assisté, et que personne n'y aura assisté sans être pénétré comme nous du plus vif enthousiasme, d' une admiration profonde. Les impressions produites par le poète étaient en quelque sorte électriques, et l'exaltation a souvent été portée à son comble. Voici les

faits dans toute leur exactitude; les contredire serait mentir à la vérité. On pourra peut-être varier d'opinion sur le mérite plus ou moins grand de l'improvisation; mais il ne peut y avoir qu'une seule voix sur l'effet qu' elle a produit, et sur la loyauté de l'improvisateur.

Quant à nous, notre opinion résumée en quelques mots, est que M. Sgricci s'est surpassé lui même et c'est avoir dit beaucoup.

Le public, il faut en convenir, paraissait en général armé de préventions ennemies : il a en conséquence voulu voir et contrôler lui-même les sujets donnés plutôt que s'en rapporter à la commission qui cependant offrait toutes les garanties imaginables puisqu'elle avait été formée des membres pris dans l'Académie Française, dans l'Académie des Sciences et dans celle des Inscriptions: on y remarquait entre autres M. Cuvier, qui par un hommage spontané et justifié à tant de titres, en avait été en quelque sorte élu président (1).

(1) *Voici les noms de plusieurs des personnes qui avaient été invitées par M. Sgricci. Dans l'Institut: MM. Andrieux, Raynouard, Picard, Lemercier, Parseval, Grandmaison, Lacretelle jeune, Duval (Alex.), Campenon, Auger, Roger, Cuvier, Lemontey, Villemain, Raoul-Rochette, Dureau Delamalle, etc., etc.*

Le public exigea que tous les objets qui avaient été deposés dans l'urne fussent lus à haute voix, et il prononçait lui même l'admission ou le rejet. Il était difficile que des choix ainsi faits, le fussent toujours avec un discernement assez éclairé, et c'est ainsi qu'on admit en assez grand nombre, des sujets communs et qui n'étaient nullement susceptibles de développemens dramatiques, tandis qu'on en écartait qui paraissaient beaucoup plus heureux sous tous les rapports.

On proscrivit en général tous les sujets dejà traités: on mit même au contraire beaucoup d'affectation à admettre les sujets les plus ignorés, surtout ceux pris hors de l'histoire grecque ou romaine, et il est évident qu'on avait pour but d'embarasser l'improvisateur en le plaçant sur le terrain qu'il connaissait le moins (2).

Hors de l'Institut: MM. Delaville, C. Delavigne, Ancelot, Sauvo, Talma, Lebrun, Lemercier, Gérard, Soumet, Guiraud, etc.

(2) *On a rejeté Médée, la Thébaïde, Hécube, Polyxène, Gabrielle de Vergy, Philoctète, les Hercule, les OEdipe, Régulus, Mutius-Scévola, la Mort de César, Brutus, le Vœu de Jephté, Oratorio.*

On a admis Blanche et Guiscard, les Vépres Siciliennes, Frédégonde, Annibal, la Conjuration de Fiesque,

Les sujets admis avaient été placés dans une seconde urne de cristal; ils furent agités, mêlés dans tous les sens, et on proposa de placer l'urne au milieu du parterre, pour que le choix y fut fait; mais sur la demande du parterre lui-même, on la presenta à une dame à l'avant-scène, et le bulletin qu'elle tira fut *la Mort de Charles Ier.*

Ce sujet fut reçu avec des acclamations et des bravos universels, et il ne vint à l'idée de personne que l'improvisateur pût y être préparé.

Le rideau se leva, et M. Sgricci parut dans un état d'émotion profonde; il exposa son sujet avec quelque préoccupation.

Il declara que ses personnages seraient Charles Ier, roi d'Angleterre; Henriette, sa femme; Cromwell, absent, et dont on attend le retour de l'armée d'un moment à l'autre; Irton, partisan de Cromwell, fanatique subalterne; Douglas, ami du roi, personnage dévoué à son maître; Elisa, suivante de

Charles-Martel, la Mort du duc de Montmorency, Francesca di Rimini, la Mort de Charles I., Jeanne de Naples, la Conspiration de Bayonne contre Guillaume, dit le Mauvais (roi de Sicile), Mazaniello, Rienzi, Henri III, Borgia, le duc de Guise. On a écarté Atala et Chactas, et Mars desarmé par les Muses et plusieurs autres sujets ridicules.

la reine; le président du parlement, et Ugo, chef de la faction populaire. Un choeur de dames de la suite de la reine. On applaudit beaucoup à cette exposition, surtout quand M. Sgricci dit: " Le Roi sera secrètement catholique ". Un choeur de peuple et de factieux. On sentit, en effet, tout-à-coup quel parti il devait tirer de ce moyen.

Il avait témoigné quelque embarras en cherchant à donner à ses personnages subalternes des noms poétiques et commodes pour la mesure de ses vers; il éprouva même à ce sujet une contrariété visible.

Ce moment passé il composa sans la moindre interruption sa tragédie qui dura deux heures moins un quart. Nous sommes contraints d'en ajourner à demain l'analyse.

Nous devons dire dès-à-présent que l'attention a été constamment soutenue, et qne les personnes même qui n'auraient pas compris la langue, auraient presque deviné les situations et les pensées par la justesse et la beauté du débit du poète. Mais il était évident que la plupart des spectateurs entendaient parfaitement l'italien, car les applaudissemens partaient de tous les points de la salle à la fois aux plus beaux passages, et avec un accord qui prouvait que l'enthousiasme était généralement partagé.

Nous avons pris en commençant cet article la

résolution de n'être qu' historien, et de laisser à d' autres le soin heureux de dispenser des éloges qui ne pourraient être refusés, sans une partialité manifeste. Nous ne serions pas surpris cependant de nous être un peu écartés de l'impassibilité que nous nous étions préscrite, mais aussi comment rester calme et froid en présence d'un prodige?

PREFAZIONE

DELL'EDITORE DI PARIGI

Rien ne décèle mieux peut-être l'origine divine de la poésie, que le talent de l'improvisateur. On l'a dit souvent, depuis Homère jusqu'à nos jours; l'homme réellement inspiré, le poëte, en un mot, obéit à des impulsions supérieures; il parle ou il écrit sous la dictée du dieu qui l'inspire; il s'élève au-dessus de la sphère ordinaire des idées et du langage humain: ce n'est plus lui, c'est Apollon qui prend sa place. Donc, si l'on accorde à la poésie cette origine *d'en-haut*, et il nous semble difficile de la lui refuser, le talent de l'improvisateur, tout étonnant qu'on le suppose, nous paraîtra concevable. Doué d'une heureuse organisation, nourri de la lecture d'une foule de poëtes et de prosateurs, maître de la lan-

gue la plus harmonieuse de l'univers, un homme joignant à ces avantages une imagination ardente et une sensibilité profonde, et s'abandonnant à toute sa verve, peut et doit rendre d'harmonieux accords; c'est une harpe sonore qui vibre sous les doigts de la Muse qui s'en empare.

Aussi, malgré les difficultés qui paraissent s'opposer au développement de ce genre de talent, de nos jours nous avons été témoins d'un grand nombre d'essais heureux; sans parler des compatriotes de M. Sgricci, MM. Giannone et Philippe Pistrucci que nous avons entendus à Paris l'année dernière, nous citerons un phénomène bien plus étonnant, que les plus graves autorités ne permettent pas de révoquer en doute.

On a vu dernièrement en *Hollande* un jeune négociant de ce pays, improvisant avec le plus grand bonheur dans sa *langue maternelle* des poëmes entiers. M. Leclerc récita, il y a peu de mois, devant un grand nombre de membres de l'Institut d'Amsterdam, la *Mort de Socrate*, un poëme

sur *la Patrie*, un autre sur *Melpomène;* et il enleva tous les suffrages (1). Nous signalons ces exemples pour détruire le préjugé que beaucoup de personnes conservent encore sur l'impossibilité de l'improvisation.

Après avoir combattu ces préventions fâcheuses, il nous reste encore deux points à prouver à ces hommes sceptiques et incrédules. Le premier, c'est que la tragédie de la *Mort de Charles Ier* ait été improvisée : en cela notre tâche est facile, puisqu'il nous suffit de renvoyer le lecteur aux honorables et véridiques témoignages de MM. Lacretelle et Cuvier, dont nous présentons ici les lettres. Le second, c'est que la tragédie que nous offrons ici au public est conforme à l'improvisation de M. Sgricci; et cette preuve sera heureusement encore aisée à fournir. Pour cela nous renvoyons nos Lecteurs à l'analyse et aux vers cités par

(1) Voyez la *Revue encyclopédique*, *tome XVII*, *page* 185, et le *Morgen Blatt du mois de mai* 1824.

un journal le lendemain de la représentation (2); et la comparaison de cette analyse avec la pièce elle-même ne permettra pas de révoquer en doute un instant la fidélité avec laquelle on a conservé l'improvisation entière de M. Sgricci.

(2) Voyez *le Journal de L'ETOILE* du 30 avril 1824.

LETTRE

ADRESSÉE A M. SGRICCI,

A L'OCCASION DE LA TRAGÉDIE DE CHARLE PREMIER, QU'IL A IMPROVISÉE LE 25 AVRIL 1824, A PARIS.

Monsieur,

Le prodige que vous avez accompli hier sous nos yeux, et que vous avez renouvelé si souvent, m'a donné une plus haute idée des facultés de l'homme. Concevoir en une minute une combinaison dramatique qui aurait pu supposer de longues méditations, veiller à la noblesse, à l'harmonie du langage, passer subitement d'un rythme à un autre, développer des caractères donnés par l'histoire, établir une progression dans l'intérêt, tout imaginer, tout raisonner, tout prévoir à la fois et dans un moment indivisible; appartenir tout à coup à un autre pays, à un autre siècle; sentir comme un Anglais, s'exprimer comme un Italien du temps de Léon X devant un auditoire français; il me semble, Monsieur, qu'une si vaste simultanéité de pensees est un invincible argument en faveur de l'immatérialité de l'âme. Vous pouvez être étonné de m'entendre parler métaphysique au sortir des impressions les plus vives et les plus profondes; aussi je ne vous donne ces réflexions que pour celles du matin. Hier j'étais tout à l'intérêt, tout à l'illusion, et je vous assure qu'elle me suivra long-temps. J'ai bien vu qne les données

historiques du beau sujet de la mort de Charles I ne se reproduisaient pas toutes à votre esprit; ces lacunes de votre mémoire n'ont rendu que plus sensible encore la puissance créatrice de votre imagination. En donnant à Charles I une tendresse d'âme toute religieuse, toute catholique, vous nous avez reproduit vivement l'image et les derniers momens de notre roi martyr. Vous avez tracé avec une rare profondeur le caractère de Cromwell; vous en avez fait un tartufe tragique, dans lequel le brillant guerrier et le puissant homme d'état se découvrent; c'est Cromwell tout entier, et tous les moyens qu'il appelle à l'appui de sa scélératesse ne font qu'en redoubler l'horreur. J'ai admiré en frémissant le stratagème par lequel il entraîne ses collègues à signer la fatale sentence. Irton a été tracé avec autant de vérité. Walter Scott nous a beaucoup familiarisés avec l'exaltation tout à la fois farouche et mystique du puritanisme. Il était digne de votre talent d'élever ce style jusqu'à la dignité tragique. La manière dont vous avez peint Henriette d'Angleterre, m'a prouvé combien les grands tableaux de notre Bossuet vous sont familiers. Ce songe, à la fois terrible et pathétique, qui nous montre l'infortunée Marie Stuart, et lie ainsi deux époques regicides d'une égale barbarie; ce transport guerrier dont elle est animée et qui vous a fait rappeler si heureusement une héroine de notre histoire; enfin ces imprécations prophétiques qui nous montrent quelles seront les nuits de Cromwell; voilà des effets qui seraient encore admirables, s'ils étaient les fruits d'un long travail. Mais jamais, Monsieur, une subite inspiration n'a été mieux attestée que la vôtre. Jamais uue épreuve destinée à la vérifier n'a mieux réuni toutes les conditions de l'évidence. Il me semble d'ailleurs qu'il y a quelque chose d'aussi vil que d'absurde à expliquer, par la mémoire, ce qui ne peut s'expliquer que

par le génie. Que vous êtes heureux, Monsieur! S'il arrivait que ce feu prodigieux de votre imagination se rallentit, c'est alors que vous seriez appelé à une gloire qui n'aurait plus rien de viager, et que vous ajouteriez encore un honneur plus durable à la gloire de cette litterature italienne, soeur aînée de la nôtre.

Agréez, Monsieur, le tribut de l'admiration la plus sincère.

CH. LACRETELLE

26 avril 1824.

LETTRE

ADRESSÉE A L'ÉDITEUR.

J'ai lu avec attention, Monsieur, les épreuves que vous avez bien voulu me confier, et j'y ai retrouvé tout ce que ma mémoire me rappelait de la belle improvisation de M. Sgricci. La marche de la pièce, les situations, les pensées, sont les mêmes, et j'y ai reconnu plusieurs vers dont je me souvenais. Je ne doute pas que vous n'ayez recueilli avec la même fidélité ce qui m'est moins présent, et que votre sténographie ne soit l'expression exacte de cet effort d'esprit si extraordinaire.

Agréez, je vous prie, l'assurance de toute ma considération.

Baron CUVIER.

LA MORTE

DI

CARLO PRIMO

INTERLOCUTORI

CARLO PRIMO, re d'Inghilterra.
ENRICHETTA, sua sposa.
CRONVELLO.
DUGLASSO, confidente di Carlo.
IRTONO } amici di Cronvello.
UGO }
ISABELLA, confidente d'Enrichetta.
UN MESSAGGIERO.
CORO di damigelle, di guerrieri, di ribelli.

La Scena rappresenta la sala d'udienza del R. palazzo di Londra. Le finestre di una delle parti laterali riescono sulla pubblica piazza, le opposte sul gran cortile del palazzo.

LA MORTE

DI CARLO PRIMO

ATTO PRIMO

SCENA I.

UGO, IRTONO.

UGO

Irtono, avanza il giorno, avanza l'ora,
Si succedono i messi, il tempo fugge;
E questa furia popolar, che preme
A favor nostro il regio soglio, forse
Tra poco allenterà. — Che fa Cronvello?
Perchè non viene ove lo chiama il cielo,
E 'l popol d'Inghilterra? A che non pensa
A far Londra secura? — O mal si pasce
Di chimere nel campo, o forse appresta
A se medesmo la grandezza; e intanto
Vili istromenti noi delle sue voglie,
Neghittosi indugiam dentro la reggia.

IRTONO

Sdegno ti siede in volto; ad uom di parte
Ben sta lo sdegno. — Io, non Cronvello amico,
Non Cronvello parente, in esso onoro;
Io la voce di Dio rispetto in lui.
Ma l'alma tua volgar solo s'appaga
Alle cose mortali, e troppo addentro
Nel fango sei delle vicende umane,
Perchè tu intenda che un' arcana voce
Lo muove, lo consiglia, e lo governa,
E che in quella fidato, ei non paventa
L'atroce ira d'Inferno, e de' suoi figli.
Chè a lui d' intorno la giustizia eterna
Tremendo ha posto un argine di morte;
E chi l'odia, il vedrà... Da folta nebbia
Questi misteri a te son chiusi, e vano
Sarebbe il favellartene. — Mortali
Cagioni or odi, e di prudenza umana,
Poscia che divisarti io deggio il tutto. —
Son nostre forze, il sai, divise e sceme
De' miglior duci. — In breve Astingo, in breve
Il pro' Glocestro afforzeranno il campo
De' più fedeli al buon partito. — Oh! guai
S'ei non assembra le sparse falangi
Pria che qui si riduca.

UGO

Uom sei del cielo,
E dal ciel parli. — Mal per noi, se fermi

Non siam qui dentro, anzi che perda il volgo
Questo nuovo ardimento. — Il popol folle
Ondeggia sempre, e di novelle cose
Vago, a novelle cose ha volto il core. —
Se il re si afforza degli esterni aiuti
Che dall' opposta riva aspetta; o torna
Novellamente della plebe in core
Vinta dalla pietà del suo destino;
Se Carlo toglie a questo tuo Cronvello
Quell' aura popolar che lo fa forte?...

IRTONO

Dalla terra favelli, e cieca scorta
L' ambizion ti guida. — In un momento
Vuoi tu che il mondo si rinnovi? — E forse
Ai cenni suoi rinnovellarsi il mondo
In un punto vedrai... ma senti... senti
L' augel di morte che dal sommo tetto
Della reggia ululò. — Funesto a Carlo
Suonò quel grido...

UGO

Lascia al volgo inetto
Coteste fole; egli è mestier d' armati,
E non d' auguri qui. — S' egli non viene
Questo Cronvello, e il Parlamento, e noi
Non sostien, non afforza, altri la palma
Raccoglierà, che sol per lui crescea.
Qui non manca un eroe, che alfin divelga

Dal soglio, ch' ei mal preme a comun danno,
Quest' ombra vana di monarca abbietto.

IRTONO

Ove è questo possente? Oh! — sei tu forse,
Che mai brandisti un ferro? esperto ai detti,
All' opre inetto.

UGO

Inetto egli è Cronvello,
Che nel campo s' invecchia.

IRTONO

O tracotante,
Va tra i tuoi pari a predicare inganni; —
Seminator di risse, a parlamento
Convoca i ciechi che ti prestan fede;
Sprezza quel grande che dal ciel favella;
Ma s' ei ritorna, umil vedrotti... — Un messo,
Vedi, s' inoltra: — da Cronvello ei viene;
Il conosco all' insegne, alle divise.

SCENA II.

Un MESSAGGIERO, IRTONO, UGO.

IRTONO

Che rechi, o messaggiero?

MESSAGGIERO

Il nostro duce
Cinto d' armata possa a voi s' inoltra.

IRTONO

Ugo, non m'ingannai.

UGO

Forse. — Son molte
Le adunate falangi?

MESSAGGIERO

Occupan come
Selva di ferro la pianura immensa
Che feconda il Tamigi, e per cui lieto
Tragge il suo corso rapido, e reale
Alteramente. — Il fior dei più gagliardi
Convenne già sotto le nostre insegne,
E folti all'aura ondeggiano i vessilli
Di libertade. — Audaci, impazienti,
Fremon nell'armi d'Albione i figli,
Di far palese il lor ardir bramosi.

IRTONO

Vedesti, udisti? pago sei?

UGO

Son pago.

IRTONO

Va dunque: aduna il Parlamento, accendi
Di Dio, di libertà tutti gli spirti;
I dubbi, e i lenti stimola. Un'immensa
Opra compier dovrà questa giornata
Che bruna, bruna sorge. — A noi Cronvello
Con la pace ritorna. — Oh! ma la pace
Senza sangue non fia.

UGO

Vedilo: cinto
De'suoi custodi questo re si avanza.

IRTONO

Ugo, fuggiam sua vista: io mal potrei
L'ira celar che desta in me costui.

SCENA III.

CARLO, DUGLASSO.

CARLO

Vedi giorno tremendo! — Oh maestade
Dispregiata, avvilita!... I servi miei
Fuggon dal mio cospetto! Hanno il dispregio
Sulla fronte ribelle. — A questo patto
Che vale un trono, ove minor di tutti
Or qui son riputato? — Eterno Iddio!
Un dì qual sol splendea, qual sole intorno
De'seguaci pianeti ebbi lo stuolo. —
Ed or misero, abbietto, e senza speme,
E senza sicurezza, e senza nuove
Della famiglia mia, che m'han divelto
Questi inumani dal petto paterno,
Traggo una vita peggior d'ogni morte;
Chè fin la sposa ai maritali amplessi
Strappar barbaramente. — O mio Duglasso,
Di lei, de' figli, ti giunse novella?

DUGLASSO

Signor, t'allegra. Che almen la consorte
All'amor tuo sarà concessa. — Ottenni
Questo dal Parlamento: ella ti reca
Da quella terra che le diè la cuna,
Giorni novelli di vittoria e pace.

CARLO

Oh! che di'tu? — Per me vittoria e pace
Non son più in terra.

DUGLASSO

Aprir ti posso il core.
Nessun qui ci ode. — Pensi tu ch'io possa
Soffrir gl'iniqui, che s'han fatto seggio
Della corona tua, seggio del trono?
Lo scettro è infranto, vedovo è l'impero
Della sua maestà, da che caduta
E in man di vili ogni possanza. Il core
Freme d'onta, di sdegno e di cordoglio
Questo pensando. — Oh! ma non soffre Iddio
Tal vituperio. — Havvi chi tutto ardisce
A tua difesa. — Della Scozia i figli
Scendono armati in tuo soccorso. — Occulti
E dispersi in drappelli, aduneransi
Nella cittade, ed alle mura intorno.
La lor presenza tornerà coraggio
A quei che ti son fidi.

CARLO

Oprar che ponno

Questi pochi e dispersi?

DUGLASSO

Una scintilla
Spesso è cagion d'incendio immenso. — E s'altro
Oprar non ponno, almen da questi infami
Carnefici di re faran secura
Tua cara vita, e tra le stragi e 'l sangue
T'apriranno un cammino. . .

CARLO

Oh! che favelli? —
Io rege, io comun padre, alzar dovrei
Della guerra il vessillo? Esser feroce
Istromento di morte alle mie genti,
E in discordia civil volgere il regno? —
Una voce d'inferno a te consiglia
Questi divisamenti. — E vale il trono
E la vita fugace un tanto eccesso?
Pera la maestà, pera il diadema,
Il soglio pera, e in fra le sue ruine
Caggia io sepolto. — Ed a che giova un trono
Che si merca col sangue? — Ed io potrei,
Re di una terra afflitta, inabitata,
Veder la patria mia, la mia cittade,
Per mia cagion, dai figli miei distrutta?
— Gli esempli sai delle discordie atroci
Che suscitar qui le due Rose. — Il sangue
Che si spargea sotto il crudel vessillo
De' due partiti opposti, il nostro fiume

Tinse, e la terra empiè di stragi. Oh quali
Giorni di pianto l'Inghilterra trasse
Lacera e scema de'suoi prodi! Armaro
L'infame ferro contra i padri, i figli;
E il fratello il fratel barbaro uccise. —
Quanti miseri re, giorni di pianto
Menaro in questa sciagurata terra! —
Nè tra i regnanti io qui mi sarei primo
Che morte avesse da un pugnal. — Rammenta
Il sesto Arrigo. — Egli stendea sua possa
Di là dall'Oceano, e pargoletto
Di sua corona il circondò Parigi.
Parea che nulla sovrastar dovesse
A sua grandezza. — Eppur venne il fellone,
Venne l'usurpator, che lo ravvolse
Nei lacci dell'inganno. — Oh qnanto sangue
Civil non si versò! quante sciagure
Alla patria non valse! — Eppur cadeva!
Meglio per lui se offria quel capo augusto
Agli empi, senza guerra. — Oh! tolga Iddio
Che nel pubblico sangue io giaccia avvolto;
Che di guerra civil per me si levi
L'odioso stendardo.

DUGLASSO

E questa guerra
Pensi evitarla tu? Pensi col sangue
Rimarginar le ferite profonde
Di questa patria? — A vie più gran ruina

Tua caduta la espone! — Ove è l'Inferno
Pace fu mai? — Dove un Cronvello il giusto
Fa tacere e le leggi, ov'ei s'usurpa
La maestà del trono, e il volgo abbaglia,
Che aspettar puoi, se non ruine e stragi? —
Ma dove un giusto re, con giusta lance,
Paternamente i suoi popoli regge,
Ivi fiorisce il sacrosanto olivo. —
Per pietà, non opporti a'miei disegni:
Gli ispira il Cielo. — A'tuoi Scozzesi aggiunto
Sarà, fra poco, un più potente amico.
Verran di Gallia le temute posse;
Sai che guerrier son questi, e come trema
Innanzi a lor la terra, e di qual fama
Empiano il mondo.

CARLO

Oh, se giungesser! — Salvo
Regnante io mi terrei. Liberatori
Più forti io no, sperar non posso.

DUGLASSO

Mira
Felice punto in che parliam di pace! —
Vedi donzelle ricinte di fiori,
E di bianco vestite: — esse il ritorno
Onoran della tua donna diletta.
Tocca la regia prora alfine il lido.
Ecco discende. — Oh come affigge il guardo
Al balcon della reggia! — Oh come a gara

L'accerchiano le vergini e le madri!
Freme la turba de' nemici, e appena
Mormorar osa. — Sua regal beltade
Frena gli scherni, e gli respinge in core.
Vieni agli amplessi della moglie. — Un lieto
Destin ti aspetta, or che la sposa è teco.

CORO DI DAMIGELLE.

Coronata di sublime
Maestà, che in lei si posa,
Vien la sposa — del mio re.
Come è bella, come vaga!
Della vista sola appaga,
Ma del cor l'egual non v'è.

Come il sol percorre il mondo
Radiante luminoso,
Il suo sguardo maestoso
Sa le vie di tutti i cor.

Ma perchè sospir profondo
Sorge, ahimè! dal regio petto?
Quale affanno, o qual diletto
Speme arrecale, o timor?

Ha di madre, e di consorte
L'alma timida affannosa. —
Oh! con mente invitta e forte
Nella speme ti riposa:
Cessi il suon delle querele
Or che riedi al tuo fedele.

Sventurata — sconsolata
Quanti, ahimè! giorni d'affanno
Visse in braccio al suo dolore.
Un tiranno — un traditore
S'interpose ai loro affetti,
Ed i figli pargoletti
Lor divelse, ahimè! dal core.
Oh! almen fia che gli congiunga
Dopo lunga
Lontananza miseranda
Senza fin l'eterno Amore.

Oh! almen fia ch'oggi pietoso
Dal suo trono ei gli contempli;
Scenda un angelo amoroso
Giù dagli alti eterei templi;
E benigno
Il maligno
Aer denso, e la tempesta
Sovra un'empia impura testa
Tutta accolga;
E i re sciolga
Dal terror che gli funesta.

Ma un sospiro inaspettato
Palpitar fa il regio petto; —
Scende il pianto non chiamato
A turbar quel caro aspetto;

A noi mesta s' avvicina
La reina
Che mal certi i passi muove.
O compagne andiamo altrove; —
Non turbiam sua regia mente:
Troppo, ahimè! troppo è dolente.

ATTO SECONDO

SCENA I.

ENRICHETTA

Sola, e senza che alcun mi sia di scorta,
Entro la reggia mia ripongo il piede; —
Nè un servo pur con salutevol cenno
Mi si fa incontro! — Oh mia mutata sorte!
Oh futuro destin che mi favelli! —
Appena io posi il piede in sulle soglie,
Che il cor balzommi inauguratamente;
E involontaria lagrima s'affaccia,
E fa velo alle ciglia. — Io qui soleva
Stringermi al sen fra i palpiti materni
I cari figli, e gareggiar ne' baci...
E un'infame possanza me li tolse:
E dal marito svelsemi. — Un tuo voto
Ecco s'appaga, e forse è il più fervente.
Infelice reina, alfin ritorni
Presso il consorte desiato. — Tergi
Quel pianto, il tergi... ch'ei non ti rivegga
Con questi segni di dolor sul viso. —

Trovarmi cinta di nemici infami
M'è duro stato. . . . ma più assai l'assenza
Del mio Carlo m'è dura. — Almen l'affanno
Potrò divider seco. — Oh! se mi fosse
Dato sperar che eternamente in cielo
Amor ne congiungesse un'altra volta
Infra i beati! — Ma quest'empia terra
Che mai d'un riso il sol non accarezza,
Nega a'suoi re poter entrare in cielo.
Dal ciel disgiunto a lui la santa pace
Non manda il Vatican. — Quindi le orrende
Civili risse, e le discordie, e i guai,
Che ne infestano eterni. . . Oh! ma che veggo?
Giunge il consorte. — Qual delizia in petto
Solo in vederlo scendemi! . . . Una cara
Lagrima alfin mi sta sul ciglio: . . . io piango
D'inusitata tenerezza.

SCENA II.

ENRICHETTA E CARLO.

CARLO

O dolce
Sposa, torna al mio sen. — Conforta un'alma
Lungamente affannata. . . A che non sono
Qui teco i figli? — Se teco abbracciargli
Una volta potessi, io mi terrei

Infra gli affanni beato. — Che veggo? —
Come in brev'ora se' mutata, o donna,
Da quello che solevi! — Ov' è il colore,
Ov'è la maestà del vago viso? —
Pallida sei; nella dimessa fronte
Porti scritto il mio fato; — ed io vi leggo
La mia sentenza.

ENRICHETTA

Ahimè!... non affannarti. —
E divisa da te credi ch'io viva?
Ah! no, non vivo. — Un'agonia crudele
Quell'è ch'io trassi da te lungi; un duro
Sogno di morte. — Ah! pria vorrei restarmi
Entro una tomba, in mezzo a lurid'ossa,
Infra la tabe di corrotti corpi,
Che da te mai fossi divelta. — Iniqua
La man che il fece: — nol permetta Iddio
Un'altra volta.

CARLO

Iddio non vuol disgiunto
Ciò, ch'ei congiunse, e benedisse. — O cara
Parte di me, tu sei l'arco di pace
Che mi torni a speranza; — un messaggiero
Celeste sei, che mi consoli.

ENRICHETTA

Io voglio
Sperarlo almen. — Nunzia ti son di lieti
Messaggi. — A trarti dall'indegno giogo

Precipitan le galliche falangi
A mille a mille. — Io tutto in opra posi
E preghi, e pianti, e domandar mercede; —
Ma inutil era. — Il popol generoso,
Generoso il fratello, a me promise
Più che non chiesi. — Di vendetta, e d'ira
Ardon quei petti bellicosi. — Il bianco
Venerato stendardo all'aure ondeggia,
Cui mai si affida un re tradito invano. —
Ti riconforta, e spera.

CARLO

Io tutto spero; —
Chè il sol vederti porta al cor la pace.

ENRICHETTA

Pace! — Ah! perchè non posso io pienamente
Recarla a te, come il vorrei! — Mai piena
La pace ell'è, dove del cor gli affanni
Ardente fe non calmi. — Uom che diviso
Sia da quel Verbo, che ne appaga, e regge,
Non conosce la pace. — Ah! volgi gli occhi
Ai disastri, agli orrori, a che vi espone
Questo culto sacrilego, bizzarro,
Ed imperfetto! — Per pietà ti scendi
Nel core interno; odi la sacra voce
Di verità che ti consola; — l'odi
Dalle mie labbra, e credi.

CARLO

Oh donna! — intero

Conosci or Carlo; nelle vie del core
Come il mio spirto penetra! — T'inoltra,
(Carlo apre una porta segreta che lascia vedere l'interno di una cappella cattolica.)
E vedi.

ENRICHETTA

Oh vista! Oh gioia!

CARLO

Entro il secreto
Di queste sacre pareti, ove nullo
Penetrò mai, fuor che il mio spirto, io spesso
Scevro dal mondo mi ritraggo — e piango,
E le mie colpe accuso appiè di questo
Signor tradito, che spirava in croce
Per la comun salute; — e mi congiungo
Con l'anima anelante, e col desio
Al pastor dei credenti. — Egli m'è padre
Certo, più che Pontefice. — Pietoso
Dei mali miei, spesso di suoi messaggi
Benedetti rallegrami. — Ne attendo
D'alta importanza in questo giorno. — Egli arma
Le sue genti a mio pro. — La madre antica
Dei forti, Italia, è meco. — Ella è divisa,
Lacera ella è, sepolta in ozio imbelle
Già da lung'ora. — Eppur per la pietade
Dei mali nostri, il disusato arnese
Vestì di guerra; l'armatura augusta
Onde il mondo tremò, cingesi, e torna
Ferocemente a minacciar nell'armi

I suoi nemici, e miei. — Duglasso in armi
Trasse la Scozia, e tu la Gallia. — In breve
Difenditori avrem quanti ha seguaci
La fe di Cristo.

ENRICHETTA

Il ciel non abbandona
La ragion degli oppressi. — Ma!... qual nuovo
Fremito sorge?... Odi festive grida
E plausi, e canti, e popolar tumulto!...
Che sarà mai?... Me misera!... Cronvello
Coi satelliti suoi!... Spirto d'inferno,
Tu lo sostieni, e gli dai forza.

CARLO

O sposa!
Non turbiam questa novella dolcezza; —
Schiviam sua vista infame. — Ad insultarmi
Ei viene — o a morte forse. — Abbia Duglasso
Il soccorso di Scozia, e fian dispersi
Qual nube impura i sudditi ribelli.

GUERRIERI E SEGUACI DI CRONVELLO

CORO

Ecco il sole, che torna lucente
A schiarare ogni torbida mente;
Splende all'Anglia, e la nebbia dilegua,
E dà tregua — al tumulto, all' error.

Riede il grande ai tiranni tremendo,
Riede invitto nell'armi di morte;
Non la sorte — gli arride, lo affida, —
Ma lo guida — l' eterno Motor.

La speranza — con esso si avanza;
E il conforta nei gravi pensieri
La memoria dei fasti guerrieri
Che ghirlanda alla fronte gli fa.

Su quel capo vittoria si posa —
Sanguinosa, — ma a pace vicina; —
Dei nemici la certa ruina
Sulla fronte secura gli sta.

Non vedete, siccome torreggia,
E lampeggia — nell'arme racchiuso?
È diffuso — nel volto guerriero
Un tal lume, che il mondo abbarbaglia. —
Se in battaglia — quel braccio di morte
Tuona, il forte — diventa codardo,
Il gagliardo — non ha più valor; —
Qual si asconde, qual fugge, qual muor.

È diluvio, che tutto inabissa;
È cometa, che porta terrore,
Ma poi splende qual raggio d'amore.
Oh beato chi il guardo in lui fissa! —
Quando il riso sul labbro gli sta,
Spera il mondo, e più lutto non ha.

ATTO TERZO

SCENA I.

CRONVELLO, popolo, guerrieri.

CRONVELLO.

Cessi il suon delle laudi; a me non spetta: —
Oprar, non esser laudato è mia sorte.
Dal campo agli inni io qui non venni, in queste
Guerriere spoglie a voi nunzie di nuovi
Tumulti. — Eppure in cor mi sta la pace;
E ricondurla qui saprò: — sperate.
Son ministro di Dio, non già del trono,
E sol la verità mi sta sul labbro. —
Interprete del cielo, e sacerdote,
Rispetto i regi, e venero la loro
Maestà formidata; . . . e non pertanto
Se la patria, l'onor, la legge oppressa
Stendono a me le incatenate braccia,
Dove il ciel parli, io più non servo ai regi;
Ministro io son della giustizia eterna.

Ove si cela il vostro re? — Se il vero
(*Finge ispirazione.*)
Splende, nell'ombra egli si avvolge . . . Oh notte
Che a noi sovrasti! . . . — Eppur nemico ad esso
Io qui non vengo, nè ad insidie io vengo;
Pace è con me, dov'ei pace non sdegni. —
Irtono a me.

(*Il popolo e i soldati partono; Irtono si avanza.*)

SCENA II.

CRONVELLO, IRTONO

IRTONO

Signor . . .

CRONVELLO

Dimmi fratello;
Tal mi sei, tal ti elessi. — Alla grande opra
Di liberar l'oppressa patria, entrambi
Necessari stromenti, una è la voce,
Che al cor ci parla, — o il credo; e non per questo
Maggiori siam dell'ultimo, che vive. —
Sai, ch' ogni mezzo a chi del tutto ha cura,
Ancor che nullo di per sè, riesce
Sublime, immenso; e se del cielo il grido
Tuona, è oprar forza, e non col senno umano
Misurar l'opre, e giudicarle. — Un atto
Scellerato per sè, santo diviene
Se il ciel lo chiede.

IRTONO

E che vuoi dirmi?

CRONVELLO

Assai —
E nulla forse. — Or per te stesso quivi
Nulla discerni tu? Non vedi incerti
E plebe, e grandi vacillar? . . . — Sovrasta
Una sorda bufera, e quanto grave
Esser potrebbe, oso pensarlo appena. —
Ah! la disperda Iddio.

IRTONO

Se abbiam Cronvello
Difensor nostro, è Iddio, che ci difende; —
Pieno ho il cor di fidanza. — Eccomi, io sono
Cieco istromento di tue sante voglie.
Dal dì, che penetrando inosservato
Ne' tuoi recessi estatico io ti vidi
In atto di pietà levare i lumi
Radianti alle sfere, a te mi detti. —
Della luce dell'alma era il tuo viso
Ardente tutto; e' mi parea, che accanto
Due cherubini ti vegliasser, pieni
Gli occhi di maestade e di minaccia.
Essi brandiano aste di fuoco; intorno
L'aria ne balenava. — Indi una voce
Gridommi al cor: " Questi dell'Anglia è padre ,,.
Da quel punto fui tuo.

CRONVELLO, *come uscito da profondo rapimento.*

Misera terra! . . .

Uno cader qui debbe; o debbon tutti
Nel sangue galleggiar. — Scelta tremenda! . . .
Ma necessaria. —

IRTONO

Io non t'intendo.

CRONVELLO

Il credo. —
Nulla prevedi tu, nulla comprendi
Dei tradimenti, ond'è piena la reggia?
Di Duglasso non sai . . . non sai di Carlo
Le trame atroci? . . . A che restar qui dunque
Spettator neghittoso? . . . — Oppur mutato,
Del partito di Dio lasci la via,
E ti riduci allo splendor del trono?
Rispondi:

IRTONO

Oh grande! . . .

CRONVELLO

Grande? . . . Io polve sono,
E mortal polve . . . ma da quella polve,
Se m'ispira l'Eterno, un tuono orrendo,
Una tempesta, un fulmine divengo,
Che tutto abbatte, incenerisce . . . Oh! mira
Le tradite dei prodi ombre levarsi
Dagli obliati avelli, e minacciose
Crollar la fronte invendicata. — Sangue
Chieggiono, e regio sangue! — Io vel prometto,
L'avrete voi, se il congiurato abisso
Per gl'iniqui pugnasse.

IRTONO

Inorridisco! . .
Spiegati . . . che oprar vuolsi?

CRONVELLO.

Oprar tu? . . . Nulla.
Basto io solo a me solo. — In questa reggia
Io ti lasciava ad esplorar, se nulla
Contro di noi, contro gli amici nostri
Da questi empi si ordisse. — A mille orditi
Si sono i tradimenti, e tu gli ignori?
E t'abbandoni a securtade in braccio
Mentre ci vende un re spergiuro a Roma?
E andar messi di Roma, e ritornaro
Mille fiate?

IRTONO

Che di' tu . . . D' orrore
L' alma ho compresa! . . .

CRONVELLO

O misero, tu dormi
Sul precipizio . . . E s'io, benchè lontano,
Non vedea tutto . . . e la fatal bipenne
Non distogliea . . .

IRTONO

Ma certo sei, che Carlo
Con gli stranier congiuri? . . .

CRONVELLO

E ciò sol fosse!

Una masnada di furenti intorno
Alle mura si avvolge; e fin, mentite
Le vesti e il nome, osan per entro il chiuso
Della città ridursi. . . Empi! . . Le stesse
Mura dei templi a lor son fatte asilo. —
Nefandi, e stolti, all'ombra si affidaro
Del nostro culto, e il traditor pugnale
Cuopron col manto della pace. — Oh nuove
Sacrileghe armi! . . . — A risparmiar le stragi
L'arte oprar vuolsi. — Non pensar che inganni
Chi contro un'empia frode arma una frode
Che il ciel protegge; e se di questa eletti
Siam noi ministri, repugnar . . .

IRTONO

Che dici?
La destra, il cor son tuoi. — Folle, chi crede
Infra l'Eterno e te, giudice farsi.

CRONVELLO

Va dunque; corri ai nostri fidi, e tutti
Gli empi di sdegni, e di sospetti; parla
D'armate esterne, e d'intestine trame.
Sai chi cader qui debbe, e sovra cui
Cumular gli odii, e i delitti. — Spaventa
Il parlamento. — Agevolar l'impresa
Del gran giudicio, e far che il re non copra
L'ombra del trono, è mio pensiero al tutto. —
Tu sprone intanto alle tarde ire aggiungi,

Onte alle offese, alla vendetta sangue. —
Giunge Duglasso; affrettati. — Chi tardo
Di Dio segue l' impulso, è a Dio ribelle. —

SCENA III.

CRONVELLO, DUGLASSO.

CRONVELLO

Ben vieni, o mio Duglasso. — A che sospendi
Gl' incerti passi? — A che concentri a terra
Disdegnoso gli sguardi? — Or via, t'appressa;
Dammi la destra. — Io non ti son nemico,
E m'odii a torto; e se di me diffidi,
E se contro il tuo re mi credi armato
Di tradimenti, mal ti avvisi. — A Carlo
Amico io sono. — In questa corte spesi
Miei più bei giorni, e al popolo, ai regnanti
Volsi del par le mie cure paterne. —
Qui sotto gli occhi miei Carlo crescea;
Lui giovinetto oltre ogni umana cosa
Amai, sperando che la patria avrebbe
In esso un padre; e il promettea sua dolce
Indole generosa, e tale egli era,
Finchè del ver non dispregiò le voci. —
Dai miei consigli poi, come a lui piacque,
Ei si divelse, e in braccio a male accorti,
O fallaci ministri, ogni fidanza
Pose; e gli valse la sua cieca fede

La nimistà del popolo, e dei grandi. —
Affamata la plebe, i grandi oppressi
Ed avviliti, minacciato il culto
Santo d'Arrigo, ad un estremo passo
Fu addotto il regno.

DUGLASSO

E a questo passo estremo,
Dimmi, chi l'adducea? Chi risvegliava
Le fanatiche grida, e quella vana
Ombra di libertà, di cui le menti
Ignare abbaglia chi disdegna i regi,
Perchè non è regnante, e vuol sedersi
Usurpator sovra gli infranti sogli
Tra la strage comun? . . .

CRONVELLO

Non già Cronvello. —
Colpa è mia forse, se la man di Carlo,
D'Anglia lo scettro in sostener, vacilla?
È colpa mia, se la commossa plebe
Grida furente, ch'ei deponga il resto?

DUGLASSO

Ma questa plebe, di', non irritata,
Non sospinta è da te? dai tuoi seguaci?
Organo ella è delle vostre arti, e voi
Forti del suo poter levate il guardo
Fino al re vostro, e 'l minacciate.

CRONVELLO

Io certo

Pensai, che meglio in cor tu mi leggessi. —
Credi, che base a mia grandezza io voglia
Far questa turba, che muove ogni vento? —
Che or grida morte a Carlo, ed a Cronvello
Ruina e morte griderà tra poco?
Oggi alla scure condurrammi in mezzo
All'obbrobrio, agli insulti; innanzi sera
Piangerà poi sovra 'l mio tronco esangue.
Trascinerà quest'ossa mie nel fango,
Lor vieterà la tomba, e tra breve ora
Coprirà di ghirlande il mio sepolcro. —
Ben conosco un tal mostro; e condurrollo
Per cammin non atteso ai piè di Carlo,
Che ad onta sua, di questa plebe ad onta,
Mi fia del trono debitor. — D'aita
Io ti richieggio in tanta impresa. — Entrambi
Giunghiam nostre armi a pro di lui.

DUGLASSO

Quali armi
A me restaro, altro che il pianto, e i voti,
E un desiderio inoperoso?

CRONVELLO

Assai
Più che non credi i mezzi tuoi conosco,
E so come gli adopri, e ten do laude. —
Chi serve i re nelle sventure, è grande
Più assai dei re che serve. — Io ti commendo
Se tutto fai, perchè trionfi Carlo.

A te mi aggiungo. — Della sua grandezza
Base prima esser voglio. — Ei m'apra il core,
M'apra le braccia, e gareggiar di zelo
Teco vedrammi.

DUGLASSO

E il crederò? .... Ma Carlo
Ver noi s'avanza.

CRONVELLO

Va, — con lui mi lascia.

DUGLASSO, *uscendo, parla a Carlo che entra.*

Signor, costui conosci. A sue parole
Non affidarti; abbi te stesso a mente,
Abbi a cor Roma, e 'l popolo, e la moglie,
E Francia, e Scozia, e la giustizia, e 'l cielo.

SCENA IV.

CARLO, CRONVELLO.

CARLO

Pria ch'oltre teco a favellar mi avanzi,
Dimmi — chi sei? chi sono? — In questa reggia
Sai che non io comando, io, che agli scherni,
E non ad altro, son re detto. — Il serto,
Inutil peso alla mia fronte, ai piedi
Di Cronvello depongo; — e se la plebe
Te signor chiama e duce, un'ombra vana
Di maestà, che più m'espone all'onte,

Un vuoto nome io sostener non degno:
Altri se l'abbia.

CRONVELLO

E chi saria l'audace,
Che tuoi dritti usurpasse, e alle regali
Insegne osasse alzare il guardo?

CARLO

Il chiedi?
Mal celi tu ciò, che ognun vede. — Ardisci
Spiegarti, ardisci. — Che m'invidii il trono,
Confessa generoso, e che l'ambisci
Sovra ogni cosa; che nel cor fellone
Hai chiusa immensa insaziabil sete
Di regno; e il regno, è il Dio che menti, e a quello
Offri il sangue dei regi; — ed io son primo
A celebrar tue laudi; — il manto infame
D'ipocrisia deponi; intero al mondo
Ti mostra, ti appalesa; e sarai grande ....
Almen fra gli empi...

CRONVELLO

Che osi dirmi?... — In questa
Guisa compensi l'ardente mio zelo?
E mentre io sudo, e studio, e m'affatico
A sottrarti alle man de' tuoi nemici,
A trovar mezzi, onde tu splenda in trono,
Così mi offendi? — Alle sciagure tante
Che sul capo ti gravano, ai consigli
Dei poco esperti, o mal fidati amici

Che t'han sedotto, e non al cor di Carlo,
Si dian queste rampogne. — Io m'apparecchio
A sostenerle, purchè a me tu debba
La vita, e il regno. — Oggi la tua salvezza
Da Dio dipende, e da Cronvello.

CARLO

Dimmi,
Dei faziosi le falangi armate
Condotte a Londra hai forse a mia salute?
Un parlamento di spirti feroci,
Che beve nel desio dei regi il sangue,
A mia salute adunasi? La vile
Ciurma, che si arma di calunnie atroci,
Bestemmia il trono a mia salute? — Cessa
D'infingerti.

CRONVELLO

Signor, chi ha in man le schiere,
Uopo non ha di simular. — Queste armi
Ch'io qui condussi, e per cui reo mi tieni,
A sicurezza tua forse non sono? —
Tu stesso vedi il popol forsennato,
Che tutto ardisce in questo giorno orrendo; —
E se non è Cronvel, che ti difenda,
Chi ti sottragge alle sue furie? — Speri
Nel pro' Lancastro? — Ei ti è nemico. — Il capo
Delle tue guardie ti tradisce. — Il tuo
Fidato Iorche, del tuo cor l'amico,
Ti vende al parlamento; il parlamento

T' insidia, chiuso in consesso di morte;
Immenso abisso sotto i piè ti rugge:
E tu insulti la man che ti sostiene
Sul funesto pendio? — Sovra il tuo capo
Pende un giudicio, ond' io fremo. — Un' atroce
Sentenza, trema, ti minaccia, e tale
Che non la udrà senza terrore il mondo.

CARLO, *fissando in viso Cronvello.*

Onde è questa pietà, che nuovamente
Per me ti parla? — Oh! non se' tu la prima
Cagion che tutto è qui sossopra? — A questo
Amaro passo or chi mi addusse?

CRONVELLO

Un core
Credulo troppo. — Io non sovverto il trono
Quando vuo' base a lui trovar più salda. —
A conservarlo anzi l' onor mi sprona
Della mia patria, l' inconcussa fede,
La giustizia, e del ciel l' ordin superno,
Cui fora opporsi empio consiglio, e stolto. —
M' è testimone Iddio, m' è testimone
L' Anglia, che difensor sarò di Carlo
Fino all' ultimo sangue.

CARLO

E creder deggio? ..
Ma qual strepito si ode?

SCENA V.

CARLO, CRONVELLO, un MESSAGGIERO.

MESSAGGIERO

O duce, accorri;
La plebe forsennata ulula, e rugge
Come mar tempestoso, e — Carlo a morte ...
Altamente ripete, e qua dirige
Il turbine di sua tumida rabbia. —
Guai, se tu non la freni!

CRONVELLO

E il parlamento?

MESSAGGIERO

Convenne già dentro le usate sale
Più numeroso. — Accusatori a mille
Si fanno innanzi, e d'inudite colpe
Gravano il re. — Contro la sua possanza,
Contro la vita...

CRONVELLO

Iniqui! andran disperse
L'empie calunnie. — Vedi, o re, se all'uopo
Venner gli armati, e s'io ti son nemico?
Vedilo, e impara a dispensar da saggio
Del tuo deluso cor gl' ingiusti affetti.

SCENA VI.

CARLO

E sarà vero? ... — Ad uom, che aborro a morte,
Dovrò la vita? ... a un mio mortal nemico
Dovrò questa corona, e sposa e figli
Abbraccierò per lui? — Ma s'ei non fosse,
Qual io pensava, un empio; — e se del giusto,
Se della patria amor bollente, a tanto
Spinto l'avesse! ... se quel sol, che infame
Ipocrisia stimai, fosse verace,
E dal cor mi parlasse! ... — Oh! chiuso tanto
Dell'uomo è il cor, sì profondo, che trema
L'abisso in misurarne il mio pensiero,
E fra due resta. — Sono a tal condotto,
Che di tutti diffido, e di me stesso. —
Di santa verità volgimi un raggio,
O Dio pietoso; queste nubi impure
Disperdi tu, che la prudenza umana
Mal diradar potria... — Crescon le grida...
A flutti sbocca l'insultante volgo
Dalle vie, che alla reggia adducon. — " Morte,
„ A Carlo morte, e a quanti son di Carlo:
„ Giù dal soglio si strascini, si avvolga
„ Nel fango meritato „.... O volgo ingiusto,
Questo io da te mertai?... — Tal dai compenso
A mie cure paterne? — E che non feci

Per tua salvezza? — Oh mal vegliate notti,
O lumi indarno affaticati, e stanchi
Per il publico bene! — E or scherni, ed onte
Su questo capo piovono. — Ingannato
Errai forse anco. — Male un re conosce
L'aspetto vero delle umane cose,
E dall'altezza in che si sta, non scerne,
E mal misura; — ma seppur la mente
Affascinata dalla sua grandezza
Scordò se stessa, assai ne son punito,
Più ch'io non merto... — Oh forsennati! — il grido
Più si appressa, e minaccia. — Entro i recessi
D'una tomba fossi io! sepolto, innanzi
Che nato io fossi!... Oh! della moglie in seno
Sfoghiam l'ambascia, che a versar mi stringe
Amarissime lagrime! — Dal trono
Piangi, infelice, piangi, e insegna al mondo
Che i re pur troppo non son nuovi al pianto.

CORO DI FAZIOSI.

O voi, che della patria il dritto augusto,
Di non placabil maestà vestiti,
Proteggete, e spezzate un giogo ingiusto,
Nella causa comun più siate arditi;
E non vi gravi,
Ch'altri si lavi
Nel sangue impuro, ond'è tradito il mondo. —
Or via, campioni invitti
Voi dei pubblici dritti,
Mandate dal profondo
Della provvida mente
Una voce possente,
Per cui dal soglio omai
Scenda chi grande è sol pei nostri guai.

Laugue la plebe, e freme,
Scuote invan sue ritorte,
Va, come gregge, a morte,
E intanto il re non teme,
Anzi trionfa, e sulle altrui ruine
Di serto insultator si cinge il crine.

Inaspettato affanno,
Tremendo suon di guerra

Assorda l'Inghilterra
Con barbarico grido; —
E dall'opposto lido
Scende un popol tiranno,
Che ne minaccia di ceppi novelli. —
Or via sorgete dai profondi avelli,
Spirti degli angli eroi,
E difendete noi miseri figli
D'una stagion funesta,
Che pubblica tempesta invade, e preme. —
Ma vive ancor la speme, — ed al suo raggio
Splende il coragggio; — infrangerà la morte
Nostre ritorte. — Già si avanza il fiero
Liberator guerriero; —
Securo ha il volto. —
È forse sciolto
Il gran nodo funesto?
È forse manifesto
L'inganno che copria
Di eterna securtà la tirannia?

Se splende, al suo fulgore
Più il serto non lampeggia,
Più il soglio non torreggia. —
O d'Anglia tua sostegno, e difensore,
Compi la grande impresa; —
Non abbia innanzi a te l'empio difesa.

ATTO QUARTO

SCENA I.

UGO, IRTONO.

UGO

Irtono, a che del popolo commosso
Si spendon l'ire in minacciar, che il vento
Portasi? — A che perdiam questi momenti,
Che la fortuna ci appresenta? Scampo
Il re non ha, se noi tragghiam profitto
Dalle pubbliche furie. — A che Cronvello
Non le asseconda? — Un nembo atro di guerra
Su questo regno ingrossa; e se dell'idra
Non tronchiam prima il rinascente capo,
La tempesta su noi mugge, e si aduna. —
Un mio segreto messaggier recommi
Dure novelle. — Già la opposta spiaggia
Lasciar le franche antenne, e sanguinoso
L'oriflammo terribile lampeggia,
Che come stella di funebre luce,
Inanima alle pugne il baldanzoso

Gallo, che anela il sangue nostro; — e mentre
Sul buon partito tanta ira si aggrava,
Spendiam qui un tempo, che non torna, in vani
Ragionamenti.

IRTONO

È tuo costume antico
Di garrir sempre, ove obbedir si addice,
E ciecamente; — a te trovar cagioni
Giova di biasmo in tutto; e la virtude
Se d'uom vestisse la favella, e gli atti,
Saria da se vituperata, quanto
Più scuoterebbe il tuo livido petto. —
Or via che pensi tu? — Maggior ti estimi
Di tutti forse? — Altri però nol crede. —
Mentre di fole tu pasci la plebe,
E te medesmo, il nostro eroe provvede
All'onor della patria: — a noi concessa
Divinità presente, i mali nostri
Antivede, impedisce, e non v'ha cosa,
Che a lui si asconda. — In quel sublime petto
Tra i sogni ancor v'ha più ragion, più lume,
Che tu, che i pari a te non han vegliando.

UGO

Ma si tarda frattanto, e non ritorna
L'istante che fuggì. —

IRTONO

Chi troppo avanza
Gli avvenimenti, che non son maturi,

Gli precipita spesso, e non gli affretta. —
Tu gli ordini mutar di una cittade
Pensi di un detto!...

UGO

Sì, quando è disposta
Del popolo la mente.

IRTONO

Or va, — ti affida
Alla vil ciurma, unico tuo stromento,
Che or spingi contro Carlo, or contro noi;
Versa il veleno, che ti rode il core,
Entro quei petti apparecchiati; spiega
La pompa della tua lingua ventosa: —
Cronvello ti conosce, e non paventa,
Siccome quercia leva al ciel la fronte
Maestosa, inconcussa, e sue radici
Cotanto addentro nella terra ha fitte,
Che i vorticosi turbini non hanno
Forza che basti a darle un crollo. — O taccia,
O parli tu, ciò nulla monta a lui,
E alla causa dell' Anglia. — Oh! quanto meglio
Saria per te, se l' util tuo verace,
Se della patria l' utile intendessi
Meglio una volta. — Al pubblico vantaggio,
Che in bocca ognor ti sta, volgi la plebe,
E fratel ne diventi.

UGO

Ed in qual guisa?

IRTONO

Commuovi il volgo, il parlamento a un atto
Nuovo disponi, e necessario; — audace
Del popolo e del ciel difendi i dritti
Contro i tiranni. — Il re sarà tra poco
Quinci divelto; e forse a lui difesa
Bastante non sarà la maestade
Che lo circonda. — Innanzi a Dio siam pari
Tutti, e innanzi alle leggi. — Il presidente
Fa che qui venga. — Ei d'alto cor, fia degno
Di pugnar per la patria, e per la fede; —
Quarto esser vuoi di possa, e di perigli
Con noi? ti basta il cor? L'alma, la mano
Apparecchiata senti ad ogni impresa
Che imponga l' util pubblico? — rispondi.

UGO

Ebben, se quarto tra cotanto senno
Non mi sdegnate voi, tutta vi cedo
Quella possanza, che nel volgo adopro.
Ispirerollo degli affetti vostri,
Dei vostri sdegni accenderollo; — vano
Parteggiator non mi vedrà Cronvello,
Che oracolo mi fia. — Del presidente
Ben sai, come io disponga, e quanta fede
Abbia nei miei consigli. — Avvolgerollo,
Come a voi piace; sol che il vostro vento
M'empia le vele. — Andiam; col re, Cronvello
Qui viene, e certo ei non è seco a caso.

IRTONO

Lasciamgli; la ragion santa del cielo,
La fortuna dell' Anglia or qui si tratta.

SCENA II.

CARLO, CRONVELLO.

CRONVELLO

Signor, pur troppo ad evitar l'orrenda,
Congiura, umano scampo altro non veggo,
Se non quest'uno. — A me tua regia possa
Per questo dì, ch'è a mezzo, intiera cedi,
Sì che gli amici tuoi fidanza piena
Abbiansi in me. Potremo allor congiunti
Sovrastare alla plebe, e il parlamento
Far che a noi ligio resti; o almen non osi
Violar la corona, e i sacri dritti
Della tua maestà, che in suo pensiero
Calpesta già. — Questa sentenza iniqua
Come schivar non veggo in altra guisa;
Chè avventurar non dessi la tua vita
A mezzi perigliosi.

CARLO

Ebben, ciascuno
Sappia, che di mia possa io ti rivesto
Per questo intero dì.

CRONVELLO.

Non giova: è d'uopo
Che tu lo scriva. — Pubblicare un tanto
Geloso affar, darebbe ai tuoi nemici
Armi novelle, e ridurrebbe in vento
Nostri divisamenti. — Un foglio basta;
All'uopo io mostrelollo; — e quando accolto
Il parlamento fia, quando mi avvegga,
Che difesa civil non ti sottragga
A' tuoi persecutori, anzichè l'empio
Decreto emani a disonore eterno
Di nostra gente, i miei guerrier le porte
Del consesso infernale assaliranno
Di verso Borea; i tuoi Scozzesi, e il fido
Duglasso, e quanti la real bandiera
Seguono ancor, nella città secura
Penetreran da Mezzo-giorno, e tutto
Empieran di tumulto; indi là dove
La fucina di morte si raduna,
Piomberem come folgori; e del solo
Strepito sperderem questi malnati,
Che insultan tue miserie, e cui son spine,
Pungenti spine, e diadema e scettro,
Perchè non l'hanno.

CARLO

Vero parli. — Stolti!
Che non san quanto pesi una corona. —
(*Scrive, e dà a Cronvello una carta.*)
Ben tu pensasti. — Ogni mio sacro dritto

Nelle tue man consegno. — Oh! mai non debba
Di quest'atto pentirmi.

CRONELLO

Il mondo, il cielo
Da te lo esige, e non Cronvello. Affida
Te stesso alla ragione, — alla mia fede. —
Mie forze aggiunte alle tue forze vegga
La ribelle Inghilterra, e morda il freno.

CARLO

Grande tu sei; — disegno immenso è il tuo;
L'assecondi fortuna, e possa Carlo
Dar compenso a tant'opra. — Un colpo solo
Renda la pace a Londra, e le perenni
Civili risse un dì felice estingua. —
Eppur la speme in me tace, e non vede
L'agitato pensier, che spade, e scuri.
Oh! sian vani fantasmi.

CRONVELLO

Ai mali avvezzo,
Altro che affanni immaginar non sai.
Ripiglia alfin sensi di re. — Cronvello
Armato de'tuoi dritti, il vero, il giusto
A difendere imprese. — In lui riposa.... —
Ma chi viene?... Ugo, Irtono, e dell'abietto
Parlamento di sangue il presidente. —
Da loro allontanar fino il sospetto
Giova, che amici siam: — mio re, t'invola
Da lor vista odiosa.

CARLO

O Dio, proteggi
La maestà tradita: il cor degli empi
Muta, e vigor m'aggiungi, ond'io sostenga
Da re, da forte, un avvenir che ignoro.

SCENA III.

CRONVELLO, il PRESIDENTE, UGO, IRTONO, seguito.

CRONVELLO

Carlo alfin riconosce, o presidente,
Del parlamento i dritti; al venerando
Carattere di padri, e difensori
Della patria, del cielo, e delle leggi,
Sua vita affida, e sua grandezza. — In questo
Foglio a me cesse ogni regal sua possa; —
(Gli dà la Carta segnata dal re.)
Nè il serto più dalla comun misura
Delle leggi il difende. — Al vostro senno,
Alla giustizia, alla pietà che splende
In voi del pari, io le ragion commetto
Che affidommi il regnante. — Ove sia reo
Per voi si compia il formidabil atto;
Nè vi spaventi quel fulgor, che avvolge
Dei monarchi le colpe. — In chi difende
La ragion della patria, ogni volgare
Pensamento si taccia. — Io vi prometto

Che dal decreto all'eseguir, nè un ferro
Sarà, che splenda, se non quel, che debbe
Ogni nodo troncar. — Ma se innocente
È Carlo (e il fosse pur, quanto lo brama
Cronvello), o reo di lievi colpe e umane
E consuete fosse, a voi favèlli
Non giustizia, clemenza. — Ah! la clemenza
Fa l'uomo uguale agli angeli; — una imago
Del Nume il rende, che toglica dal nulla
Questo immenso creato, e lo sostiene
Della destra, anzi del cenno. Rispetta
In esso allor la maestà del trono,
L'umana debolezza; — e dove il sangue,
Dove i suoi dritti il chiamano, lo afferma
Più stabilmente. — In noi l'età futura
Avidamente il guardo affigge, e aspetta
Il grande esempio. — Avventurar non dessi
Atto, che al mondo fia terrore, e scuola.

(*Partono tutti, fuorchè Irtono.*)

SCENA IV.

CRONVELLO, IRTONO.

IRTONO

Che mai dicesti? Qual t'uscì dal labbro
Esecrabil consiglio? È forsennata
La tua pietade, e intempestiva. — Or tace

Quel grido in te, che ti parlò dall'alto! —
Un trono, un regno sotto i piè ti vidi,
Ti vidi in ciel con la cervice... ed ora
Sei men ch'uomo del volgo.

CRONVELLO

O tu, dal nulla
Osi inalzarti ai miei consigli? — Guarda
Gli effetti sempre. — Un vano suon, lo sperde
La prim'aura che passa. — A mezzo credi
Che ordita sia la gran tela di morte?
Mancan delitti a Carlo? — Oh! se clemenza
Del manto suo tutto coprisse il mondo,
Nol sottrarrebbe alla giustizia. — Ascolta,
E inorridisci. — Un messaggier nel campo
Mio s'introdusse, simulando gli atti
Ed il vestir d'un pellegrin devoto
Che d'oltre mar venisse; un mio soldato
Lo scontra: " Ove ten vai, donde ne vieni? „
Gli dice; lo stranier cangiasi in volto,
E con parlar per la tema interrotto
Risponde: " Italo sono, ... a Londra muovo „.
Prende il guerrier da quei suoi modi incerti
Sospetto, e a me lo reca innanzi. — O santo
Di consigli dator, per quale ignoto
Inatteso cammin, sveli le fraudi
Dei tuoi nemici! — Io lo minaccio, e in mille
Guise lo tento con promesse, e doni. —
Alfin lo vinco; ed ei diemmi una carta

Che vien dal Vaticano. — E questo il colpo
Della mannaia sul collo di Carlo;
Leggila, e godi.

IRTONO

" AL FIGLIO MIO SALUTE.

„ Salute a Carlo d'Inghilterra; piova
„ Su lui, sul regno la divina pace.

„ Come spade pungenti entro il paterno
„ Cor mi scendean le tue querele, o figlio!... „
(*Interrompendosi con un riso di amarezza.*)
Figlio!... figlio!

CRONVELLO

Prosegui.

IRTONO

" Un popol empio
„ Dunque ti grava di ritorte ingiuste,
„ E ti strappa dal sen dei tuoi figliuoli
„ Che agnelli intatti di lupi malvagi
„ Son prigionieri? — Io piango, e il pianto mio
„ Feconderà la Provvidenza eterna,
„ E saranno armi i frutti del mio pianto.
„ Carche di schiere voleran le antenne
„ Dei fedeli di Cristo in tua difesa,
„ E l'esecrabil giogo infrangeranno,
„ Onde gravar tuo regio capo. — Pugna
„ Tu nella fe verace, e in cielo è presta
„ Per te ghirlanda di perpetua luce.

„ Cotesto gregge smarrito riduci,
„ Quetato il nembo, al Vaticano... „

(*S' interrompe furibondo.*)

Oh! piova
Fiamma dal ciel che tutte si divori
Quest'empie teste!

CRONVELLO

Finisci.

IRTONO

" Se in Cristo
„ Combatti, o figlio, avrai vittoria in Cristo.
„ Dei servi il servo „. — O re spergiuro! o mostro!

CRONVELLO

Or via, che dici? Avvi pietà, che tolga
Carlo al suo fato?

IRTONO

In queste occulte inferne
Catene, in queste fraudolenti reti
L'ottimo re ci avvolge, e ci consegna
In man del manigoldo? A tutti nota
Sia l'empia fraude...

CRONVELLO

Ancor tutto non sai.
L'ire sospendi, e le ti accogli in petto
Per miglior tempo. — Mentre sta ristretto
Al gran consiglio il parlamento, debbe
Duglasso, e i suoi di Scozia, d'improvviso
Assalto spaventar l'alto consesso;

Con ferro, e faci, e grida il cor dei padri
Stoglier dalla sentenza, e far che in nulla
Torni il giudicio formidato.

IRTONO

O cielo,
Tuona su quei sacrileghi, e disperdi
Un ardimento scellerato! — Invano
A spaventar gl'indomiti ministri
Di verità l'inique arti d'inferno
Arminsi...

CRONVELLO

Non temer. — Sarà Cronvello
L'angelo della morte. — Il dì che cade
Compierà un'opra memoranda. — Intanto
Va, mentre il parlamento in dubbio ondeggia,
Dà tu l'ultimo crollo, e quei divisi
Spirti congiunga ira sublime. — Il messo
Dell'odiata Roma, e questa iniqua
Carta presenta; — il grande effetto è certo.

IRTONO

Vien la regina.

CRONVELLO

Io femminil garrito
Udir non voglio. — Irtono, a te commetto
Di Dio, dell'Anglia la ragion tradita.
Vanne al consiglio, ai miei guerrieri io vado.

SCENA V.

ENRICHETTA, ISABELLA.

ISABELLA

O mia regina, ecco maturo il giorno
Dei vicini trionfi; ecco il momento
Delle vittorie nostre. — Or via, serena
La fronte augusta, ed a più lieti eventi
L'alma prepara. — A me recò Duglasso,
Che lo stuol de'suoi fidi è già raccolto;
Occultamente per sentier diversi
Occupan la cittade. — Ei da possente
Braccio aiutato, sperderà quegli empi,
Che in consesso d'infamia osan deporre
Dal trono avito il re; quindi al palagio
Impeto fatto, involeranlo a questi
Satelliti di morte. — Allor quei tanti
Amici al re, che celan per temenza
Lor caldi affetti, si armeranno, e in pianto
Il giubilo dei rei sarà converso,
E cadrà l'empietade.

ENRICHETTA

O dolce amica,
Il palpito del cor così non dice. —
Consenti, deh! che nel tuo fido petto
Sfoghi un affanno, che tutta mi vince. —

Dirlo al marito non oso, — chè cruda
Sarei, pene aggiungendo immaginate,
Alle sue vere e tante. — Alma ha di ferro
Chi degli afflitti accrescere il tormento
Si gode. — Eppur forza è ch'io sfoghi, è forza
Quest'occulto tormento.

ISABELLA

O mia regina,
Parla; l'udirti è il mio solo conforto;
Nè cosa al mondo ho che mi sia più cara,
Che temprar le tue lagrime piangendo.

ENRICHETTA

Lung'ora egli è, che mi son fatte inferno
Le notti: — i lumi non chiudo una volta,
Che spaventosi fantasmi di morte
Non mi assalgan la mente. — Oh! ma più feri
Or dianzi m'agitaro. — Io qui tornata
Stanca, anelante dal lungo cammino,
Vinta da tenerezza e da pietade,
Che dello sposo mi destò la vista,
A forza quasi chiusi le palpebre,
E chiuse dubbiamente erano appena,
Che le cortine si agitar del letto. —
Si agitaro e si apersero, — e mi parve,
Mi parve o fu, che mi venisse innanzi
Una donna real, di maestoso
Mestissimo sembiante: avea la fronte,
Avea gli occhi, e i capei sciolti sul collo,

Tutti splendenti di un'arcana luce. —
Vedesti mai la luna, quando in cielo
È circunfusa di bianca corona?
Tal mi sembrava. — Ella guatommi, e rise
Un cotal riso di dolor; — scintilla
In questa guisa tra i nembi e la pioggia
Di sol pallido raggio; — e poichè presso
Fu del letto alla sponda, si fermò.
La man mi prese, la si strinse al petto
Gelido, immoto;... a quel suo tocco il core
Sentii balzar con palpiti di morte.
Ella così parlommi: " O donna, forse
„ Nell'alba dei tuoi dì tu mi vedesti
„ Nella tua corte, o almen fissasti il ciglio
„ Non senza pianto sulla mesta imago
„ Di me, che appesa nelle regie sale
„ Si sta dei tuoi palagi. — Un dì regina
„ Di Scozia io m'era, e bella infra le belle
„ Chiamommi il mondo, e ne stupì. — Pensiero,
„ Sospir divenni d'ogni cor reale,
„ D'ogni alto spirto. — Di tre regni il serto
„ In sulla fronte balenar mi vidi,
„ E men'compiacqui, e 'l mio folle ardimento
„ Giovenilmente traviommi; — volsi
„ A Dio le spalle, e pel cammin del mondo
„ Incauta vaneggiai. — Lunga stagione
„ Così mi avvolsi d'abisso in abisso; —
„ Perdei del cor la pace, di me stessa

„ Perdei la stima, — tutto insomma, tutto, —
„ Fuorchè quella virtù, che si riserra
„ Nel core interno, e tempo e loco aspetta
„ Sui vinti sensi a ripigliar l'impero:
„ Essa parlommi, e vinse, e di sue voci
„ Fu la sciagura interprete, e foriera.
„ Me questa terra scellerata accolse
„ Venti anni; — reggia un carcere profondo
„ M'era, e poi!... „ Disse: e con ambe le mani
Prese il bel capo, il tolse dal bel collo (1),
E sanguinoso in man mel pose...

ISABELLA

Oh fera!
Vista! oh spavento!

ENRICHETTA

Ad abbracciar quel tronco
Sporsi le mani inorridite, — e l'ombra
Sparve, e si chiuser le cortine. — Scossa
Dall'atra vision sorsi (2), e fissai
Gli occhi sovra la immagin del consorte: —
Infino al busto il sol la illuminava,
Ma il capo d'ombre era avvolto, e spiccato
Dagli omeri parea... Me lassa!... Io sempre
Questi oggetti presenti; — ancor mi sembra

(1) *Nella stenografia " Lo tolse dal collo „; ma nel modo che è scritto nel testo, è restato nella memoria degli uditori.*

(2) *Qui manca un pensiero che dovea esser rinchiuso in due versi, il quale risvegliò il fremito del pubblico.*

Tenermi in grembo quel teschio reciso,
Che vesti e man mi fa sanguigne, e pesa
Sull'attonita mente.

ISABELLA

Oh! — ti conforta;
Spesso un lieto avvenir si fe' palese
Per avversi presagi.

ENRICHETTA

Ahimè! che veggo?
Carlo si avanza smanioso. In viso
Reca il pallor della vicina morte.

SCENA VI.

CARLO, ENRICHETTA, ISABELLA.

ENRICHETTA

Signor mio dolce, a che l'incerto sguardo
Volgi attorno?... Quei gemiti repressi
Che voglion dir?...

CARLO

Consorte... è giunta l'ora...
Sul trono, o in tomba. —

ENRICHETTA

Spiegati...

CARLO

Non odi?...

Grida funeste innalzansi; — guerrieri
La piazza ingombran del palagio... — Oh quanto
Sangue fra poco, e forse invan versato!...
E a mia cagione... Oh dubbio...! — Entro la reggia
Suonan gl'inni di morte! — Odigli, e trema.

ENRICHETTA

Più non mi regge il cor;... quei forsennati
Fin dentro l'atrio penetrar.... Duglasso
Non ci soccorre?... Oh almen sola Enrichetta
Della rabbia infernal vittima cada!

CORO DI POPOLO,

DALL'ATRIO.

Empie mura, — mal fate sicura
La baldanza d'un rege proscritto;
Se compagno è del trono il delitto,
Sta col trono di morte l'órror.

L'invocata bipenne s'appresti —
E ridesti — la nostra speranza;
La baldanza — di Carlo è punita; —
Anglia ha vita; — e deposto il timor
Spira audace l'antico valor.

Roma, Roma, — la perfida chioma
Scuote invano, e minaccia catene:
La combatte del pubblico bene
Caldo affetto, che l'Anglo infiammò;
E il suo duce, che il cielo scordò.

Vecchi armati — di tuoni sognati
Domeran nostri petti bollenti?...
Cessa, o Roma, dai folli ardimenti;
Con noi Cristo e la pace sarà,
Se un tiranno odioso cadrà.

ATTO QUINTO

SCENA I.

CARLO, ENRICHETTA, ISABELLA.

(Osservano tratto tratto dai balconi della sala il tumulto e la zuffa che sorge nella piazza sottoposta.)

CARLO

Udisti?

ENRICHETTA

Oh scellerati! e gli sostiene
La terra, e non si chiude e s' inabissa
Sotto il pondo sacrilego!

ISABELLA

Duglasso,
Duglasso accorre, e l'adunata calca
Diradasi al balen del ferro invitto.

CARLO, *dopo avere osservato:*

Oh fulmine di guerra! — Avvi ardimento,
Avvi costanza, che la sua pareggi?

I faziosi sperdonsi... — giungesse
Cronvello in tempo!

ENRICHETTA

Che di'tu?... Cronvello!

CARLO

Sì, del mio trono ei si fa base; l'empia
Sentenza ei s'arma a distornar...

ENRICHETTA

Che ascolto!
Me misera! — e fia ver che a quel perverso
Carlo si affidi!... Miralo. — Da immensa
Oste vien preceduto... — Il suo vessillo
Torna ardimento alla vil feccia.

CARLO

Oh cielo!...
Oh tradimento!... — L'armi scellerate
Volge contro i miei fidi.

ENRICHETTA

Oh miei veraci
Presentimenti! — Un traditor non altro
Che a tradirti la man ti stende.

CARLO

Oh speme!
Fan fronte all'empio gli Scozzesi, — un calle
Apronsi a questa volta, — in chiuse file
Impenetrabil argine di ferro
Oppongono ai ribelli. — Oh gioia!... Il prode
Duglasso penetrò coi suoi più forti

Fin sulle soglie della reggia.

ENRICHETTA

Entrò; —
Il fragor più si appressa. . Eccolo, ei giunge. —
Ohimè! dal fianco lacerato versa
A larga vena il sangue.

SCENA II.

CARLO, ENRICHETTA, ISABELLA, DUGLASSO.

CARLO

O mio campione,
Ferito sei!

DUGLASSO

Non sento le ferite;
Sento il dover di un suddito fedele. —
Questo mio sangue è tuo; se a te lo verso,
Nulla ti dono.

CARLO

Oh mio fedel!

DUGLASSO

Ti affretta;
I prodi miei, del petto e delle spade
Faranno usbergo al re; t' apriran via
Da involarti ai carnefici. — Ti attende
Un picciol legno del vicino fiume

In sulla riva; e noi perfin che annotti,
Difenderem le sponde. — Il mar da ratti,
E la notte, e le tenebre uno scampo
Che i feroci ti vietano.

ENRICHETTA

Compagna
Nel periglio sarotti, e nel cammino. —
Vieni.

DUGLASSO

Rimanti, o donna; è la cittade
Piena d'insulti, e di furor; — sar esti
D'inciampo all'alta impresa; — tu la chiesta
Vittima qui non sei. — Paventerebbe
Cronvello ancor d'insanguinar la destra
In un sen femminile.

CARLO

O sposa, addio...
Forse per sempre!

ENRICHETTA

E deggio abbandonarti
In tanto rischio? — Amor non mel consente,
Nè l'animo regale. — Un ferro, un ferro
Sa trattare Enrichetta. — Abbenchè donna,
D'un generoso ardor l'alma ho bollente:
Vuò seguirti pugnando. — Io non son prima,
Che là di Francia nel terren paterno
L'armi impugnasse, e il crin celasse e il petto,
Scordato il sesso, nel guerresco acciaro. —

D' Arco l'umile figlia, ancor donzella,
Chiusa nell'armi fulminò col brando,
E tremar gli empi d' Albione innanzi
Alla vergin fatale. — Io sposa, io madre,
Il grande esemplo a superar m'accingo.
Vieni; — ad ambo vittoria, o ad ambo...

CARLO

O donna,
Tu madre sei: — rammentalo. — S'io cado,
Chi resta ai figli? — In man di questi iniqui
Vuoi soli abbandonargli? A lor ti serba. —
Questi orfani infelici a' regii sensi
Educa tu. — Ricorda lor, che figli
Di Carlo d'Inghilterra, un dritto eterno
Hanno a quel soglio, che gli usurpa un empio.
Che dalla terra muovano, o dal mare,
Saran fatali ai ribelli; — e se tace
De' lor sudditi in cor giustizia e fede,
Se gli tradisce ogni uom, v' è Dio, che ascolta
La ragion dei regnanti, e la protegge;
I tronchi, i sassi si faran guerrieri
Per sostenergli. — Addio consorte, in questo
Fervido amplesso l'anima ricevi
Di Carlo tuo... trasfondila nei figli...
Non avvezzargli al pianto. — Altro, che pianto,
Lor sarà d'uopo a vendicare un padre.

SCENA III.

ENRICHETTA, ISABELLA.

ENRICHETTA

Sola mi lasci!... ed io nol seguo? Oh possa
Di me più grande, che qui m'incateni
Malgrado mio!... Cresce il fragor delle armi,
E il tumulto, e le grida... Io non ho forza
Pur di mirar la fatal pugna... — Corri,
Fida Isabella, esplora il tutto; il cenno
Romper non oso del marito.

ISABELLA

Oh almeno
Lieta, quanto fedel, nunzia tornassi!

SCENA IV.

ENRICHETTA, poi IRTONO.

Lieta... e v'ha qui letizia? — Ogni uom qui piange...
Fuorchè gli iniqui. — Oh! fia dell'empio il riso
Eterno qui? — Soggiorno di misfatti,
Qual fera stella a te mi trasse! — O Carlo
Ottimo tu, perchè signor nascesti
Di queste alme feroci?... Alcun s'appressa...
Irtono.... infame!... sfuggasi.

IRTONO

Regina,
Fermati, deh! fuor delle regie soglie
Non t'inoltrar, non affrontar la rabbia
Della tempesta popolar. — Son io
Mallevador della tua vita.

ENRICHETTA

Iniquo!
E me credi sì vil, che a te doverla
Volessi mai? Figlia di regi, e sposa,
Da una destra ribelle a me sarebbe
La vita, infame dono; — io mi terrei
Di te più abietta, ove degnassi avermi
Un tuo soccorso. — Sia di me, che vuole
La Provvidenza. — Io vuò seguirti, o Carlo,
Ove la turba ti strascina. — Aggiunga
Questo popolo atroce alle sue laudi,
Che versò il sangue mio. — Fia la vendetta
Più pronta, quanto è più la colpa.

IRTONO

Arresta. —
(*Ai suoi seguaci*)
Le si vieti ogni uscita.

ENRICHETTA

Oh scellerato! —
Innanzi una reina alzar la voce,
Imporre ardisci! — Osalo pur; — l'Inferno
Te n' abbia grado... Ohimè! tremendo un grido

Suona, tre volte suona, — e poi si tace.
(*Avvicinasi ad una finestra.*)
Quel palco atroce, a che di neri panni
Tutto si copre? — Ohimè! di sopra, un trono
Vi s' innalza... — Lo scettro, e la corona
Su vi posaro. — Che vuol dir quel seggio
Di morte?... chi minaccia? — Ognun si tace, —
E affigge a terra la pallida faccia. —
Ognun si tace, ma risponde il core:
Del tuo marito è seggio, a lui s' innalza!

IRTONO

Non consente pietà, che quella vista
Più lungamente tu sostenga. — Altrove
Vieni — si eviti...

ENRICHETTA

Che vegg'io! Duglasso
Livido, esangue...

SCENA V.

ENRICHETTA, IRTONO, DUGLASSO.

ENRICHETTA, *precipitandosi incontro a Duglasso.*

Parla; a tutto io sono
Apparecchiata; ad ogni suono atroce
Presto è l'orecchio. — L'agonia di morte
Ho in petto già.

DUGLASSO

Vinto ha l'Inferno; i fidi

Pugnaro invano, — cadder tutti. — Oh almeno
Beati, che non videro strapparsi
Dal fianco il re, com' io! — Fra mille scherni
Forse al supplicio or traggonlo. — Non senti,
Regina, il suon delle squille lugubri? —

ENRICHETTA

Oh rimbombo di morte! — Oh giorno atroce!
Almen ch' io vegga dal veron fatale
La scena sanguinosa!... almen ch' io porga
Della vista coraggio alla innocente
Vittima!... Iniquo! e ritenermi ardisci,
E profanar della tua destra impura...?
Lasciami...

IRTONO

Invan...

ENRICHETTA

Qual silenzio profondo!
Oh come l' alma m' empie di terrore
Questo silenzio lungo! — Entrar mi sembra
Già nella tomba... Isabella!... Isabella!...

SCENA VI.

ENRICHETTA, IRTONO, ISABELLA.

ISABELLA

Compiuta è l' opra scellerata, a cui
Negheran fede i secoli più tardi;
La sentenza esecrabile è compiuta. —

Il Paradiso di nere gramaglie
Oscurossi, rallegrasi l'Inferno
Per la gran preda, che qui miete. — O donna,
Non piangi tu?

ENRICHETTA

Troppo è maggior del pianto
La mia sciagura! — Narrami ogni detto;
Ogni atto del consorte. — A me non resta
Altro di lui, che la memoria; ei vive
Qui dentro, ei spira; nè può umana forza
Di qui strapparlo.

ISABELLA

Oh degna di quel grande!
L'ultimo pegno, che ti dà il consorte,
Ricevi. — Egli è bagnato del suo pianto. —
Questo velo dal collo il re si sciolse
Quando alla scure incamminossi. — Oh quale
Pareva! — Avrebbe quel tranquillo aspetto
Disarmate le tigri. — Aveva in fronte
E negli occhi sereni il paradiso;
E la pace del giusto era con lui. —
Brillavan gli occhi suoi di una regale
Maestà veneranda; e' si parea
Che l'Angelo custode ai regii passi
Forza aggiugnesse, e dignitade. — Ei disse:
" Nullo ardisca appressarsi; io solo basto
„ A sollevarmi, ove un regnante ancora
„ Non fu condotto „. — E con un fermo viso

Salì l'ultima scala, — e pria che il capo
Inchinasse alla scure, il capo inchina
Al giudice superno: " O Dio di pace
„ Di un servo umil non disdegnare i voti
„ Solenni; — dalla polve a te favello
„ Or per l'ultima volta. — O tu che in terra
„ Scender degnasti, e rivestir la nostra
„ Umanitade, e soffrir onta, e morte,
„ Per ricomprar la comun colpa, accogli
„ Questo mio sangue ad espiar dei figli
„ Miei traviati il misfatto. — Sia nuova
„ Redenzion che gli ritolga a morte,
„ A quella morte, che non ha mai vita „.

ENRICHETTA

Oh generoso!

DUGLASSO

Oh grande!

ISABELLA

Indi a me volto
Questo suo velo diemmi e: " Va; lo reca
„ Alla consorte „ soggiungea. — " L'estremo
„ Bacio accolse d'un padre, e d' un marito,
„ E il pianto estremo; ella con questo terga
„ Le vedovili lacrime; — bagnato
„ Poscia del sangue mio portalo ai figli „.
Ei più non disse; ma con tale un atto
Mel diè, che tutta nel sembiante augusto
L'alma sublime, ed innocente apparve.

ENRICHETTA

O caro pegno, ch' io ti stringa al core
Eternamente!...

ISABELLA

Ohimè! tra i suoi custodi
Cronvel si inoltra.

SCENA VII.

ENRICHETTA, CRONVELLO, DUGLASSO, ISABELLA.

ENRICHETTA

Se' tu qui, perverso
Carnefice di re? Nè di te lieto
Fai l'abisso che merti? — Oh! ma l'abisso
Te accoglier nega. — Nelle sue latebre
Empio non v'ha, che non sentisse orrore
Di tua presenza. — Qui rimanti; è degna
Questa Londra di te.

CRONVELLO

Tua vana rabbia
Sfoga, o donna, in rampogne; io non tel vieto.
Il selvaggio minaccia, e maledice
Quel sol che lo rischiara; — e il sol dall'alto
Intanto i campi suoi scalda, e feconda.

ENRICHETTA

Regicida impudente, e con tal fronte

L'empiezza esalti!... — Ma tacete, o sdegni,
Vi accumulate in cor, finchè non giunga
L'ora tremenda d'esalarvi.

CRONVELLO

È lungi
Quest' ora; l'angla libertà per sempre
Risorge.

ENRICHETTA

Or via, — che più s'indugia? a Carlo
Perchè non son congiunta? Io voglio morte;
Me la negate voi?

CRONVELLO

Donna, Cronvello
Fatto è mallevador della tua vita.
Le crudeltà risparminsi: — rispetto
Le tue sciagure. — Un sacrificio augusto
Fu necessario al popolo. — È versato
Pur troppo il sangue che versar fu d'uopo. —
Se del sangue d'un re l'Anglia ebbe sete,
Umanità suoi dritti or si abbia; scenda
Sulla patria la pace...

ENRICHETTA.

Oh, che la pace
Inferno diverria, se fosse teco!
Va; — quella pace che lasciasti a Carlo,
Ai figli, a me, con te rimanga. — Io sposa,
Madre, reina, il tuo destin tremendo
T'annunzio; un ferro, non lo vedi? un ferro

Sul capo reo ti pende; e più lo sfuggi,
Più ti sovrasta. — Il sonno ov'è? — con gli empi
Mai non sta il sonno. — Avvi il sospetto invece
Ed il rimorso, che notturne larve
Te costringono a errar di sala in sala,
Di tetto in tetto; — e sull'ora di morte
Ti appar la sanguinosa ombra di Carlo,

(*Vaneggia: Isabella la sostiene.*)

Che informe tronco... Oh vista!... oh gioia!

CRONVELLO

Il core
Dell'innocente non trema. — Compiango
Il suo deliro. — Duglasso, commetto
La real donna a te; tu del fratello
La consegna all'affetto.

DUGLASSO

Andiam, regina,
Fuggiam.

ENRICHETTA

Ch'io fugga! — No;... veder mi giova
Questa pace degli empi. — Aggiungi agli alti
Trionfi or tu nuovi delitti. — Rugge
La fulminante ira di Dio... si arruota,
O regicida, l'infallibil brando; —
È giunto il giorno;... il tuo demon non basta
A sottrarti al gran colpo. — Eccolo... è Carlo
Che ti persegue.

(*Cade smarrita nelle braccia di Duglasso e d'Isabella.*)

CRONVELLO

Or che si tarda? Al mare
Enrichetta di Francia sia condotta. —
Tu, Duglasso, accompagnala. — L'evento
Decida, e l'avvenir, se un empio io sono.

A l'éditeur de la Tragédie de la Mort de Charles Ier. improvisée par Mr. Sgricci, à Paris en 1824.

MONSIEUR

J'apprends que vous allez donner une nouvelle édition *della morte di Carlo primo* par Mr. Sgricci. Permettez moi, d'après le désir de cet improvisateur extraordinaire, de vous adresser les imitations que je viens de faire de deux scènes de sa tragédie. J'attache fort peu d'importance à ces deux essais, comme poësie française, mais beaucoup comme un juste hommage au talent prodigieux de l'auteur. On ne traduit avec plaisir que ce qui est bien écrit; on ne peut parvenir à imiter que ce qui est fortement pensé. C'est parceque Mr. Sgricci a improvisé comme personne n'avait improvisé avant lui; c'est parcequ'il a fait de ce qu'on avait regardé jusqu'ici comme un jeu d'esprit, un art profond, que j'ai voulu essayer à mon tour ce que l'on n'avait point fait encore. On a souvent improvisé avant Mr. Sgricci. Des littérateurs, des poëtes, ont arrangé avec art des mots, et revêtu des graces de la poësie, d'élégantes, de nobles pensées; mais qu'on me cite le poëte inspiré qui, avant lui, ait reçu du Ciel le don de concevoir en quelques minutes le plan

d'une tragédie dont le sujet soit aussi difficile, aussi délicat à traiter que celui de la mort de Charles Ier. Quelle inspiration, quelle force d'esprit il faut avoir pour mettre tout à coup en présence des personnages historiques, si près de nous que tout le monde en connait les caractères. Si j'ai admiré, comme tous ceux qui ont entendu Mr. Sgricci à Paris, le récit du songe d'Henriette, de quel étonnement n'ai-je pas été frappé en retrouvant Cromwel, tel que ses contemporains nous le représentent, et sa profonde hypocrisie se jouant du fanatisme d'Irton. Ce sont, Monsieur, les deux scènes que j'ai l'honneur de vous envoyer. Si je m'étais occupé de la tragédie de Charles Ier pour moi, je l'aurais traduite tout entiere, mais je n'ai songé qu'à Mr. Sgricci, et ces deux essais suffiront, je l'espère, pour prouver tout ce que l'on peut trouver dans un ouvrage inspiré, qui n'a coûté à son auteur que le tems de le réciter.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec une considération distinguée,

Votre très humble, et très obeissant Serviteur

LE Mis. DE L. M. F.

Florence le 3 Février 1825.

IMITATION

De la 5e. Scène du 4e. acte de la Tragédie de Charles 1er. roi d'Angleterre, improvisée à Paris en 1824, par Mr. Sgricci.

HENRIETTE, ISABELLE.

ISABELLE

Reine, enfin nous touchons à l'heureuse journée
Qui vous rend à l'éclat de votre destinée;
La victoire est à vous: qu'un front pur et serein
D'un triomphe assuré soit le gage certain.
Douglas nous avertit que ses braves cohortes
Des murs de la cité vont entourer les portes.
Par des sentiers divers il les a fait venir:
Celui qui les conduit saura les soutenir!
Sa voix en réveillant les âmes assoupies,
Du trône écartera ces factions impies.
Bientôt dans ce palais recouvrant son pouvoir
Le roi verra les siens rentrés dans le devoir,
Reprendre l'espérance en reprenant les armes,
Et frapper ces méchans qui font couler vos larmes.

HENRIETTE

Non! ce n'est pas ainsi que me parle mon cœur!
Souffre qu'en détruisant une flatteuse erreur
J'épanche dans ton sein la douleur qui m'oppresse;
Douleur, qu'à mon époux je dois cacher sans cesse,
Pour écarter de lui, prisonnier, malheureux,
D'un cruel avenir les présages affreux.
Malheur au cœur d'acier qui dans son zèle austère
Vient, d'un infortuné mesurant la misère,
Accroitre les chagrins!... Mais justice et pitié
Pour les tristes aveux que te fait l'amitié.

ISABELLE

Ah! ne m'épargnez pas! vous plaindre, vous entendre,
Sont les seuls biens auxquels je puisse encor prétendre.

HENRIETTE

Depuis long tems tu sais qu'en proie à mes ennuis
J'appelle le sommeil envain toutes les nuits,
Que l'enfer déchainé, par d'horribles mensonges
Semble de ses fureurs empoisonner mes songes.
Mais apprends que jamais ces noirs pressentimens
Ne m'ont fait tant souffrir qu'en ces derniers momens.
De pitié, de douleur, de tendresse vaincue,
Du sort de mon époux, hélas! trop convaincue,
Un instant loin de lui, lasse d'un long chemin,
Je cherchais le sommeil dont j'avais tant besoin.
A peine j'en goûtais le repos salutaire
Que je vis s'agiter ma couche solitaire,
Mes rideaux s'entrouvrir, et, soit illusion,

Mensonges, vérités, imagination,
Une femme apparut, imposant assemblage
De douceur, de fierté, de beauté, de courage.
Ses cheveux ondoyans, son noble front, ses yeux,
Paraissaient éclairés d'un jour mystérieux.
Ainsi des nuits, parfois, l'éclatante courière
Marche, en s'enveloppant d'un cercle de lumiere.
Son regard plein de feu, de tristesse et d'effroi,
Son douloureux sourire, arrivaient jusqu' à moi;
Comme on voit à travers un humide nuage
Le soleil affaibli se frayer un passage.
Cependant elle approche, et je sens que soudain
Ma main qu'elle saisit se glace sur son sein.
Quand du son de sa voix ranimant ma faiblesse:
„ Henriette, dit elle, aux jours de ta jeunesse
„ On t-a parlé de moi: chez les rois tes ayeux
„ Mon image frappait tous les coeurs, tous les yeux.
„ Reine, jeune, adorée, et partout la plus belle,
„ Je régnais sur l'Ecosse, où mon peuple fidèle
„ N'avait point devoré le plus terrible affront.
„ Trois couronnes avaient paré mon jeune front.
„ Hélas! Je goûtai trop ces grandeurs passagères,
„ Trop longtems je cherchai leurs faveurs mensongères;
„ Je trahis mes devoirs, je bannis de mon coeur
„ Cette paix qui peut seule assurer le bonheur.
„ J'égarai ma jeunesse, et d'abîme en abîme
„ Je tombai .... je perdis ma gloire, mon estime;
„ Mais, dans cet abandon de toutes les vertus,

„ Une seule soutint mes esprits abattus;
„ Seule elle réveilla par sa toute puissance
„ Les sentimens cachés qui dans ma conscience
„ Etaient ensevelis. Le Ciel sûr de ses droits,
„ A force de malheurs me rendit à ses loix.
„ Vingt ans j'ai dans les fers habité cette terre;
„ Une prison y fut mon toit héréditaire
„ Jusqu' au jour où le crime en outrageant la loi ..... „
A ces mots, je l'ai vue, en se penchant vers moi,
De son col détacher cette tête charmante,
Et ses mains dans mes mains la déposer sanglante.

ISABELLE

O spectacle d'horreur!

HENRIETTE

Hélas! envain j'ai cru
Embrasser ce fantôme : il était disparu.
De cette vision encor préoccupée
A peine je sortais, qu'une autre m' a frappée.
D'un Epoux adoré tu connais le portrait;
Il était devant moi, le Soleil l'éclairait,
Quand tout à coup j'ai vu sous un nuage sombre
Son buste détaché s' évanouir dans l'ombre;
D' un affreux avenir tristes avant-coureurs!
Sans cesse je revois cette reine, ses pleurs;
Et dans le désespoir où ce songe me jête
J'ai cru sur mes genoux sentir rouler sa tête

IMITATION

Des deux premières Scènes du torisieme acte de la tragédie de la Mort de Charles Ier. improvisée à Paris, en 1824, par Mr. Sgricci.

CROMWEL, *peuple, soldats.*

Cessez de me flatter ; reportez aujourdhui
Ces louanges au Ciel ; nous tenons tout de lui.
J'ai laissé dans mon camp mes cohortes guerrières
Au dieu de la victoire adresser leurs prières.
Quand je puis les conduire à de nouveaux succès
Sous l'habit d'un soldat je viens chercher la paix.
Mon coeur en a besoin, et malgré l'apparence,
Au moment du combat j'en conçois l'espérance.
Peuple, loin d'être ici le messager des rois,
Ne voyez dans Cromwel que l'ami de vos loix.
Interprête du Ciel, il respecte le trône,
Mais l'état parle encor plus haut que la couronne.
Et quand vous attendez de moi la liberté,
Je ne sers plus les rois, je sers l'humanité.
Ministre du Très-haut, à ses ordres fidèle,
Je dois faire parler la Justice éternelle.
Mais où donc est ce roi ?... devrait il se cacher:
De lui la vérité ne peut-elle approcher ;
Doit il s'envelopper d'un sinistre mystere ?....
O nuit! qui trop long-tems nous cache la lumière,
Que Charle dans ton sein, sur l'abime endormi

En moi cesse de voir un cruel ennemi:
Je viens pour le servir et lui montrer, peut être,
Qui de la paix encore en ces lieux est le maitre.
Mais j'apperçois Irton .... soldats, retirez vous.

SCÈNE II.

CROMWEL, IRTON

IRTON (*s'inclinant profondément*)

Seigneur!...

CROMWEL

De ces égards je ne suis point jaloux.
De la sainte amitié soutiens le caractère
Et ne cesse jamais de me nommer ton frère.
Du Ciel que nous servons, aveugles instrumens,
Tous deux nous partageons les mêmes sentimens,
Et de notre patrie épousant les allarmes
A défendre ses droits nous consacrons nos armes:
Mais gardons-nous de croire, en ces momens cruels,
Surpasser en vertu le dernier des mortels!
C'est par la main de Dieu, par sa toute-puissance,
Qu'on peut, seule, arriver à ce pouvoir immense;
Et si dans ses desseins le Ciel allait changer,
C'est à nous d'obéir et non de le juger.
Irton, une action fut elle criminelle
Devient sainte .... ou du moins doit nous paraitre telle,
S' il parle.

IRTON

Explique toi?....

CROMWEL

J'en ai déja trop dit,
Ou trop peu .... si j'en juge à ton air interdit.
Comment ne vois-tu pas s'amasser les nuages
Qui sur nous vont bientôt amener les orages:
Ce peuple, dont les grands sont en tout tems suivis,
Chancelle, et se fait voir prêt à changer d'avis.
Que Dieu veuille de nous écarter la tempête!

IRTON

Qu'importe!.... si Cromwel combat à notre tête.
Quand le Ciel par ton bras daigne nous protéger,
Qui peut avec effroi mesurer le danger?
Je desire ta gloire, et n'ai pas d'autre envie.
Mais apprends depuis quand je t'ai donné ma vie:
Te souviens-tu du jour ou sans doute attiré
Par l'ordre du Seigneur en un lieu retiré
Dont j'avais, au hazard, osé forcer l'énceinte,
Je te surpris, tombé dans une extase sainte?
Ton regard attaché vers le ciel, conduisait
Les prières, les voeux que ta bouche adressait,
Tandis que je lisais sur ta noble figure
D'un sort plus éclatant le favorable augure,
A tes côtés je vis, les regards enflammés,
De glaives flamboyans deux Chérubins armés:
Des éclairs augmentaient l'horreur de ce mystère.
Quand une voix me dit: ,, Irton, de l'Angleterre
,, Contemple le sauveur! ,, Depuis, je suis à toi!

CROMWEL (*jouant l'inspiration*)

O pays malheureux!... ô maux que j'entrevois!....

Un homme va tomber .... ou bien sur cette terre
Que de sang !.... choix cruel, mais pourtant nécéssaire.

IRTON

Je ne te comprends plus!

CROMWEL

Je le crois. Ce palais
Dont tu devais savoir pénêtrer les secrets,
Renferme dans son sein toutes les perfidies.
Que faisais tu, dis moi, quand les trames hardies
De Charle, de Douglas, perçant de toutes parts
Y frappaient tout, hormis tes timides regards?
As-tu donc oublié ce que le Ciel t'ordonne
Pour ne plus voir ici que la splendeur du trône?
Ton coeur est il changé? réponds ....

IRTON

Homme inmortel!

CROMWEL

Je ne suis que poussière aux yeux de l' Eternel!
Mais s'il le permettait, cette vile poussière
Jetant sur ce chaos l'éclat de sa lumière,
Forte de ses décrets abaisserait soudain
Tout ce qui semble ici méconnaitre sa main!
Regarde autour de nous, pâles, tristes, errantes,
De nos héros trahis les ombres menaçantes,
Elles veulent du sang .... du sang royal ... Eh! bien,
Je remplirai leur voeu — Ce voeu sera le mien.
A l'enfer déchainé n'accordons point de grâce!

IRTON

Je frémis! mais dis-moi, que veux-tu que je fasse?

CROMWEL

Rien. Moi seul me suffis et peux tout surveiller.
A qui dans ce palais dois-je me confier ?
Ignorant des complots que personne n'ignore
Tu n'as rien su, tu peux ne rien savoir encore;
A la sécurité ton esprit se livrait
Pendant qu'un roi parjure à Rome nous vendait,
Et d'Elle recevait message sur message.

IRTON

Mon âme est oppressée.—

CROMWEL

Arme-toi de courage,
Malheureux! tu dormais .... la hache allait frapper....
A son fatal tranchant je te fais échapper.

IRTON

Mais es-tu bien certain qu' appelant la vengeance
Charle des étrangers attende sa puissance?

CROMWEL

Si c' ètait son seul crime, encore !.... mais apprends
Que ces murs sont remplis de ses vils partisans.
Sous des habits grossiers avec soin ils déguisent
Les perfides poignards que leurs fureurs aiguisent.
Dans Londres dispersés, c'est au pied des autels
Qu'ils sont venus cacher leurs desseins criminels.
Du manteau de la paix couvrant leur artifice,
Ils appellent sur eux la céleste Justice !....
Pour épargner le sang, si dans un piège adroit
On les faisait tomber?.... du Ciel servant le droit
Tu penses qu'on peut tout: .... qu'aisément il protège

Pour terminer nos maux, tout ce qui les abrège :
Que ses vrais serviteurs, que rien ne voit fléchir,
Doivent tout entreprendre, et ne point réfléchir:
Que raisonner sa loi c'est se rendre parjure?

IRTON

Sans doute, je le crois. Pour venger son injure
Je t'ai cent fois offert mon coeur, ma main, ma foi:
Qui peut s'interposer entre le Ciel et toi?
Qui pourrait te juger?

CROMWEL

Pars donc, sans plus attendre.
Auprès de nos amis, Irton, il faut te rendre:
Dans les coeurs, avec art cours semer les soupçons;
Inspire la frayeur; parle de trahisons,
De complots, d'étrangers, de trames intestines:
Peins la patrie en feu croulant sur ses ruines.
Tu sais qui doit périr!... à leur ressentiment
In dique le ...., Surtout remplis le Parlement
De terreurs. Quant à moi, qui vois que la couronne
Ne peut plus protéger les crimes de personne,
J'acheverai. — Pour toi, réveille le parti;
Qu'au moment de frapper chacun soit averti
Qu' il est tems de sonner l'heure de le vengeance,
Et que la peine soit mesurée à l'offense.
Mais Douglas vient à nous. — En hâte éloigne-toi;
Qui tarde quand Dieu parle est rebelle à sa loi.

FIN

ETTORE

TRAGEDIA IMPROVVISATA IN TORINO

LA SERA DEL 13 GIUGNO 1823.

NEL TEATRO CARIGNANO

PERSONAGGI.

ETTORE
ANDROMACA
ECUBA
CASSANDRA
ACHILLE
PARIDE
FENICIO } *Personaggi che non*
ASTIANATTE } *parlano.*

La Scena sarà nella reggia di Priamo. Si supporrà, che questi sia assente.

La Scena rappresenterà dunque un atrio. Nel fondo di quello sorgerà la statua di Giove Erceo, come si sa che v' era nelle reggia di Priamo.

Si prenderà il momento, in cui Ettore vincerà Patroclo, e quindi sarà vinto da Achille.

ETTORE.

ATTO PRIMO

SCENA I.

CASSANDRA.

Numi, ah che fia di me! perchè le stelle
Cedon il loco all'odiata luce? —
Ah perchè eterne tenebre non stanno
Nella reggia di Priamo! Ah qual mai
Cagion te guida, onniveggente Sole,
A volger il tuo cocchio a queste mura
Dello spergiuro Laomedonte infame?
Forse ti allegri già nella vendetta?
Ahi mal tradito Dio! perchè mi desti
Pur troppo liberal quel dono infausto,
Onde sovente del futuro il velo
Mi si squarcia, e nei mali che verranno
Rivolgo il ciglio atterrito e dolente? —
Oh lassa me! — Riprenditi il tuo dono,

Barbaro Febo, e me da tanti affanni
Disgombra, me, che omai fatta son segno
D'anticipata schiavitù funesta. —
Ma stridono le porte.... Oh! chi tra l'ombre,
Chi s'avanza? Il fratello. — Io ben lo veggo
Lucer tra l'armi. — Oh! come l'orrid'asta
Al raggio mattutin tremola splende! —
Sembra cometa allorchè scioglie il crine
Gl'iniqui minacciando. — Ah! questi iniqui
Non treman mai. — Priamo soltanto trema,
Priamo re mesto, ed infelice padre.

SCENA II.

CASSANDRA ed ETTORE.

CASSANDRA

Ettore, a che t'inoltri? A che sì tosto
Lasciar gli amplessi della dolce sposa,
E premer già l'infaticabil corpo
Sotto il peso dell'arme? Alcun ristoro
Alla vittoria poni. — Il sai. — La notte
Levossi ier mirando degli Achivi
La strage orrenda. — Il Simoenta e il Xanto
Bevvero a voglia lor nemico sangue,
E l'onde porporine al mar ne andaro.

ETTORE

Dolce sorella mia, non Giove ognora
Di su l'Ida ci arride, e non è sempre

Fausto il momento ad attaccar battaglia. —
Ora un Dio mi protegge; io sento il braccio,
Io sento il cor di doppio acciaro armato:
Nè cosa avvi, nè impresa avvi, che possa
Arretrar l'alma di vittoria vaga. —
Io già mi pasco nel piacer futuro
Di soggiogar questi inimici atroci. —
Infami! essi lasciar le loro case,
Ed i figli e le mogli: e di ricchezze
Assetati, ed avari, a questi lidi
Venner sotto color di ricondurre
Elena al suo marito. — Ah! se il fratello
Era un pastor, come già un tempo egli era,
Non accorrea quest'oste minacciosa
Alle conquiste d'Ida, a sovvertire
La capanna di lui. — Ma splende d'oro
La nostra reggia: ella è famosa in Asia,
Ed in Grecia famosa; ed il nemico
Nostre ricchezze agogna, e non il sangue. —
Ma caro il pagherà. — Verso le navi
Nuovo furor mi guida, e di me stesso
Già mi sento maggior. Se Achille innanzi
Pur mi venisse, il formidato Achille,
Credilo, io ben sarei da tanto, ch'io
Sì lo trarrei giù dalla sua quadriga;
E avvolto fra le redini, pei sassi
Il farei trascinar su questa terra,
Ch'egli chiama nemica, e che pur forse

Daragli tomba, anzi che gloria dargli. —
Ma già l'ora si avanza; il ciel biancheggia;
Automedonte alla quadriga usata
Accoppia i corridori. Alla consorte
Non recar tu, che mattutino io corro
All'assalto nemico; Giove tuona,
Ed il cenno mi dà.

CASSANDRA

Caro fratello,
Corri, che Giove oggi è per te; ne sento
Il palpito nel cor. — Tornar ti veggo
Tinto del sangue Achivo, e in mezzo al plauso
Dell'Iliache festose io ti rimiro....
Ma chi s'avanza? È il profumato, il vile
Paride egli è. — Deh! come mollemente
Procede a questa volta, i bei cincinni
Tutti di mirra olezzanti, e di rose.
Mira il caldo amator ch'esce dal seno
Della diletta donna, ed al fratello
Porta la pace del mattin rosato.

ETTORE

Sorella, ah! con rampogne il suo coraggio
Amaramente non tentare; io solo
Punger lo voglio, io sol. —

SCENA III.

PARIDE e detti.

ETTORE

Fratel, fra l'armi
Perchè non voli? Deh, perchè ti veggo
Senz'asta, senza brando e senza usbergo?
Corri, t'affretta, alla tua stanza vola;
La battaglia ti chiama; e per chi mai
Facciam noi guerra? Io forse andava a Sparta
L'adultera a rapir di Menelao
Consorte infida? Io forse in sulle navi
Portava questa pace al nostro regno?
E pur tu 'l vedi, cento e cento il petto
Mi onoran cicatrici, e intatta ancora
È la cute di Paride, che giace
Fra le braccia amorose, e là si bea.

PARIDE

Dolce fratello mio, perchè d'amari
Rimprocci mi fai tu piglio crudele?
È ver, che neghittosi alquanto io mostro
L'animo e 'l corpo; è ver che mi seduce
D'amor vaghezza; ma tu sai, che Giove
Non a tutti comparte i doni suoi.
A me pur diè dolce bellezza, dono
Pur essa de' Celesti. — Or non sprezzarla:

Chè se bello or mi chiama e Grecia ed Asia,
Fors' anche forte chiamerammi un giorno.
Sopito è ver, ma non distrutto giace
Nel mio petto il coraggio. Io son figliuolo
Di Priamo possente, e a te fratello,
Ettore mio, mi vanto. — Or come posso
Esser codardo? Anch'io... m'attendi alquanto,
O mi precedi nella pugna: solo
Raggiungerotti, e sì farò macello
Di quei codardi, che me chiaman vile.

ETTORE

Ah! possa il labbro tuo pur daddovero
Parole proferir di guerrier degne.
O mia sorella, al sommo Giove intuona
Con le compagne tue, che desiose
La reggia ingombran, dolce un inno, ond'abbia
Giove mercè dei nostri casi acerbi.
Deh! impietosisci con offerte e voti,
E col dolce pregar di Giuno l'ira,
Che ricordando ancor l'antica offesa
Macchina sol per noi stragi e ruine.

SCENA IV.

CASSANDRA e CORO.

CASSANDRA

Iliache donne, anzi che spunti il sole,
E che del tutto il mondo empia di luce
Il raggio mattutin, deh! qui venite;
Vi ristringete a questo santo altare
Come colombe che il nembo disperde,
E che sen vanno al dolce amico nido.
Pregate Giuno, onde più mite assista
I guerrier nostri, e noi non faccia indegni
Del suo favor, noi che col pianto umile
Le porgiam voti sempre, e pepli ed ostie
E fiori innanzi all'ara sua spargiamo.

CORO

Tremenda Diva, che al Tonante accanto
Del fratel santo — la grandezza parti,
A queste parti — deh! benigno il guardo
Volgi non tardo, — e tua pietosa aita
Non sia bandita — dalle nostre mura.
Tu rassicura — le troiane genti,
E a te di rose, e di ghirlande liete
Fia che adornin del tempio ogni parete. —

Sugli altari adorati
Allor votivi incensi
Dalla pietade accensi
All'aure innalzeran nembi odorati.

O bella Diva, che presiedi all'alme
Donzelle all'Imeneo sacrate e care,
Ah! ritorna la pace alle nostr'alme;
Pon modo alfine alle vicende amare,
E nelle guancie delle Teucre spose
Asciuga tu le lagrime dogliose.

Già dieci anni vedemmo orribilmente
Il tuo figliuol feroce
Fin dalla Tracia foce
Di sdegni armato ruinar la gente.
Fier turbine repente
Ne assalse, ne sommerse: ed ogni speme
A noi tolse, ogni aita,
E men si soffre ahimè! che non si teme.
Deh! quando fia fornita
Questa misera guerra,
Che innonda del Sigeo la sacra terra?

Eppur sovente in Ida
Tu scendi amor spirante, e del tuo sposo
Infra le braccia prendi
Dolce sonno amoroso;

Spesso dei nostri opachi boschi in seno
Tu in placido baleno
Scendesti, o Diva, ed Iride ministra
Sotto i tuoi piè spiegava
Il variabil arco,
E i nembi colorava;
E furo i nostri lidi
De' tuoi diletti secretarii fidi.

Or via, pietosa Diva,
Scendi benigna al Simoenta in riva,
E fa che il pianto cessi,
E che i gemiti spessi
Canginsi in riso, e i panni oscuri e negri
Per sempre Ilio deponga e si rallegri.

Ma chi, chi vien? — La riconosco al grave
Incesso, ed alla maestà del volto,
In cui dolor con regia altezza mesce
La mesta alma sublime. — Ecuba è questa,
Che con voce dolente
Alla Troiana gente
Annunzia il lutto dell'afflitto core,
E l'affanno dell'alma ed il terrore.

ATTO SECONDO

SCENA I.

CASSANDRA, ECUBA, e CORO

ECUBA

O Iliadi pietose, o dolce figlia,
Cassandra mia, di te d'uopo non m'ebbi
Mai tanto. — Oh! qual notte tremenda io trassi
Infra l'orride larve e sanguinose,
Che turbaro i miei sonni, i miei riposi. —
Misera me! lo spirto ognor vacilla;
Ed erra in mezzo alle battaglie, al sangue,
Onde i fantasmi della notte sono
Tutti sangue e battaglie, e neri e orrendi
S'affacciano al pensiero. — Ahi, come tremo
Pur rimembrando quel sogno funesto,
Che quasi vision m'empie la mente!

CASSANDRA

Madre, favella: a me sovente il nume
Parla sua voce .... Spiegati .... fors'anco
Il sogno tuo d'interpretar mi è dato,
E in miglior parte volgerne le note.

ECUBA

Ah lo volesse il ciel! ma da lunga ora
Io d'affanno in affanno errando vado,
E sai se i sogni miei disser menzogna.
Ben tu ricordi, e ricordar ten dei,
Quando, il mio fianco di Paride grave,
A me parea che dal materno ventre
Una face ne uscisse, e la cittade
Ardesse, e l'alte torri, e i fondamenti
Vedea crollar delle superbe mura. —
Gli oracoli parlàr. — Ma la pietade
Di Priamo e di me, salvò quel figlio
Per il pianto dell'Asia, e per la morte
Forse di tutta la famiglia nostra.
Ei trasse in Grecia, e quindi fea ritorno,
Quest'empia face in Ilion portando.
Ella si apprese alla cittade, e tutto
Di maledetta guerra arde il paese ....
Ma in che mi perdo ... in rimembrar gli andati
Mali? Ah! maggiori a noi sovrastan forse,
Se il cor presago non s'inganna. — M'odi:
A me pareva in maestà di donna
In mezzo starmi alla regal mia soglia
Assisa a lato al mio consorte antico.
In bella schiera i miei figliuoli uniti
(E tu pur v'eri, o dolce mia Cassandra)
Io mi vedeva appresso: allor che il mio
Figlio maggiore, il mio diletto Ettorre,

A me sen venne, ed era in volto lieto,
Oltre l'usato lieto: avea di polve
Guerriera il volto asperso: avea di sangue
Nemico l'armi ancor grondanti e lorde,
E pago in atto a me diceva: — O madre,
O dolce madre mia, vincemmo alfine. —
Cadde il nemico della nostra gente,
Vive la nostra gloria; il regno eterno
Sarà dell'Asia, e d'Ilion sublime. —
In così dir soavemente al collo
Mi stendeva le braccia, e mi stringeva,
E in questi baci una dolcezza nuova
Mi parea di sentir nel cor materno.
Quindi, ah me trista! io veggo dal terreno
Emerger fiero e spaventevol mostro:
Forme avea di destrier, ma in parte ancora
Braccia e mani virili, e con le braccia
Ghermisce il figlio e stringe, e lo strascina
Quanto è larga la reggia, e nella polve
Traendolo pel crin, via lo si porta.
Stillan le membra sue sangue; distilla
Di sangue il volto, pria qual sol sereno. —
Crollò la reggia allor; distrutte ed arse
Cadder queste alte mura; e il trono e i figli
Ed il consorte s' inghiottì l'abisso. —
Ed io fra immensa onda mi trovo, e, quasi
Naufraga, latro. — A quel latrar mi scuoto,

Inorridisco, e toglie la paura
Dagli occhi il sonno, e più dal cor la pace.

CASSANDRA

Madre, madre, ah mi lascia! Orribil lutto
Suonan tuoi detti al certo. Il Fato a caso
Non ti dimostra la tremenda larva.

ECUBA

Ah! taci, ah! taci, non creduta mai,
E veritiera sempre! — Ah! per pietade
Il fatidico Iddio raffrena in petto.

CASSANDRA

Madre, il furor, che in me favella, io premo.
Ecco, Andromaca vien. Partir mi lascia;
Lascia ch'io fugga, acciò con fieri detti
Forza non cresca al tuo giusto dolore.

SCENA II.

ANDROMACA, ed ECUBA.

ANDROMACA

O più che madre mia, dov'è il tuo figlio,
Dove il marito mio?

ECUBA

D'Ettore chiedi?

ANDROMACA

Sì, madre, Ettore mio dove si trova?

ECUBA

Il credo al campo; che poc' anzi udiva
Automedonte, ed invitar l'usata
Tromba i Teucri guerrieri alla battaglia,
Fra le schiere intuonando inni di guerra;
E la voce sentia pur di mio figlio,
Che a pugnar gli eccitava. — Ah voglia un mite
Dio che vittoria i nostri favoreggi!
Voglia Giove dall'alto esser pietoso
Al prode Ettorre!

ANDROMACA

Ah! che di' tu? vittoria
Con noi starebbe, s' Ettore, se il solo
Sostegno d'Ilion più cura avesse
Della sua vita. — E tu, sua madre, il lasci,
Anzi che al tutto splenda l'alma luce
Sovra i mortali, in braccio al Dio di guerra,
Tra l'orror delle stragi e della morte?
Ieri ei tornava di vittoria carco,
E d'illustri trofei; nè fia che un giorno,
Un giorno almeno a lui Troia conceda
Di riposo e di pace; — e nel mio seno,
E nel seno del figlio ei non alberghi
Un corso intero di lucente sole?
Misera me! che in questo petto io provo
Tutto l'orror del campo. — Il veggo in mezzo
Alle falangi ..... il veggo infra tempeste
E di dardi e di lance a tutti segno. —

In me il valente Diomede, e il forte
Flagellifero Aiace, in me combatte
Il re de' regi, ed il minore Atride. —
Tutti combatton qui, — fuorchè il Pelide. —
Ah! voglia il ciel, che eternamente in core
Covi lo sdegno, e del superbo Atride
L'oltraggio egli rimembri. — Or neghittoso
Giace nelle sue tende. — Ah, che sarebbe
Se cotesto leon si ridestasse,
E se, l'antica sua virtù membrando,
Tornasse all'armi!... Ma qual odo io lieto
Guerriero grido? — Un improvvisa gioia
Nel cor mi scese. — D'ogni parte suona
D'Ettore il nome e di vittoria .... Accorre
Dalla battaglia Paride anelante
E lieto in viso. —

SCENA III.

PARIDE e detti

ANDROMACA

Dello sposo Ettorre
Dammi, Paride, nuova . . .

PARIDE

O madre, o donna,
Allegratevi tutte: un Dio protegge
Or l'armi nostre; fulminante un Dio

Accresce forza ad Ettore. — Deh, come
Splende fra l'armi! — La vittoria è piena;
Cessa l'Asia dal lutto; è spento Achille.

ECUBA.

Come?

ANDROMACA

Che dici?

PARIDE.

Il ver; non aspettato
S'affacciava il Pelide in campo, e fea
Macel de'nostri, qual lion, che lunga
Fame riduca ai disusati armenti.
Ettore il cerca per la pugna, e dove
Più ammucchiansi i cadaveri, lo scontra.
Parver due nembi da contrarii venti
Urtati. — Al fulminar dell'armi altere
In Lenno fabbricate, il mio fratello
Avidamente alla quadriga innanzi
Punto non piega. — Il Tessalo feroce
Allor freme di rabbia, e con rampogne,
E con ischerni in lui vibrò la lancia,
Che lo scudo passò, ma non offese
Il saldo usbergo; e tremolando a terra
S'infisse l'asta digiuna di sangue.
Or mira, allor gridò dalla quadriga
Ferocemente Ettor (parea nel volto
Lo stesso Marte, e tutta la persona
D'immensa gagliardia gli empieva un nume),

Mira, gli disse, se più dritto il telo
Esce vibrato dalla man del forte.
Disse, e lanciollo, e sì nel cuor l'infisse
Di quell'altero. — Io brancolar lo vidi
Sull'altezza del carro; a flutti il sangue
Sgorgava uscendo dalla gran ferita
Misto col fiato, ed in gorgoglii orrendi
Spumeggiando bollìa. — Stese la mano
Il moribondo; e con flebile voce
Chiamò l'amico. — Altro non vidi. — A voi
Foriero io m'affrettai del gran trionfo,
Onde stabil recarvi e pace e regno.

ECUBA.

Se cadde Achille, il mio figliuolo ha vinto:
Regno ha il consorte. E fia, ch'io sperar osi
Tanto conforto? Or via, Troiane donne,
Un canto alla Vittoria, un canto emerga
Dal lieto petto, e il senta il gran Tonante
Dalla vetta dell'Ida, in che riposa.

CORO

Spiega le penne lucide,
Alma Vittoria amabile:
D'allòr, di palme cingiti,
E vesti i nostri popoli
D' insolito fulgor;
Perì di Grecia il fior.
Odo le grida indomite

Del nume tuo terribile;
E veggo l'asta splendere,
Che scende formidabile
Del barbaro a terror;
Cadde di Grecia il fior.
Cadde, o alle navi appiattasi
Come colomba timida.
Vinti i guerrier s'involano,
E lor piombò nell'anima
Della battaglia il fremito.
Or mesti e vili giacciono
Entro le navi trepidi,
E ratti all'aure sciolgono
Le vele, e ai venti affidansi.
O nobile Vittoria,
Nella sublime reggia
Del venerato Priamo
Deh! ferma il volo instabile,
E sacrifizi e vittime
Gradite a te si svenino.
Ma Ettore ritorna, e scompagnato
Si avanza, e par turbato.
Che mai sarà? Fors'egli
Stanco della vittoria,
Sotto l'incarco di sua tanta gloria
Più reggere non sa:
E nelle care soglie

In seno della moglie,
E in sen del pargoletto
Depor gli affanni vuol del regio petto.

ATTO TERZO

SCENA I.

ECUBA, ed ETTORE.

ETTORE

Madre, il fratello ov' è? — Fuor della pugna
Trasse, e nol veggo .....

ECUBA

Oh figlio! al sen materno
Vieni; — m'è dolce d'abbracciar quel caro
Petto guerrier, e di toccar tua destra
Ancor fumante del sangue d'Achille.

ETTORE

Oh madre, che dicesti? Achille? è in vita
Achille.... e forse adesso orrendi muove
Macchinamenti, ond'io caggia distrutto.

ECUBA

E chi dunque cadea? — Paride venne,
E mi narrava quel possente estinto. —

ETTORE

Ah, così fosse! Le mentite insegne
Tutto il campo ingannar; l'armi d'Achille

Vidi soltanto, e trapassai; ma in quelle
Chiuso non era quel petto feroce. —
Patroclo, il fido amico suo si stava
In quelle ascoso, ed ei guidava al campo
La fulminea quadriga, e di terrore
Empiea le genti nostre. — A quella vista,
Riconoscer credendo il fiero Achille,
Contro lui mi slanciai. — Facil pur troppo
N'ebbi vittoria. — Io l'armi sue ne ottenni;
Chè il cadaver di lui mi tolse Ulisse. —
Achille avvampa di novello sdegno
Pel morto amico; io fin dal campo intesi
Sua formidabil voce: ella parea
Dell'oceano il rimugghiar, qualora
Euro e Noto da contraria banda
Ammassan l'onde infino al firmamento,
Poi ripiombar le fanno in seno a Dite.
Oh! come orrenda ella nel cor mi scese!

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Che quest'acciar d'adamantina tempra
Anche lo scudo spezzerà d'Achille.

ECUBA

Figlio, che ascolto! Achille, Achille è in vita?
Achille è provocato? Ah mia vecchiezza!

Vissuta troppo lungamente al pianto,
E al dolor, che m'affanna, e non mi uccide! —
E quando fia, che di tremar io cessi?
Dunque nuovi perigli, ire novelle
Debbo io temer per te? .... Ma a noi sen viene
La tua sorella.... Oh come ha il crin scomposto!
Come negli occhi fulminanti in giro
Il Dio si legge che le assedia il core! —
Che vorrà dir? Ve' quale in volto orrenda
Pare, e le bende ond' è ravvolto il capo
Si drizzan sui capegli inorriditi!
Palpita e smania, e sull' aperta bocca
Rotti si affaccian gemiti, e parole!
Odi . . . già proferisce il suono orrendo.

SCENA II.

ECUBA, ETTORE, e CASSANDRA

CASSANDRA

Uscite, uscite dal profondo core,
O profetici lampi. — O firmamento,
Perchè t'annotti? e perchè mai le stelle
Anzi l'ora prefissa osan mostrarsi?
Oh! tanti occhi avess'io, quanti ne veggo
Splender lassuso, e sarian pochi al pianto.
Acque del ciel, deh! mi scendete in fronte,
Sicchè per sempre, e largamente io pianga:

E tu, del Simoenta almo torrente,
E tu, Xanto divin, e voi, quanti àve
L'Ida frondoso, e fonti e fiumi ed onde,
Tutti nel cor vi ricettate, tutti
Stillati da' miei lumi al mar tornate.
E non piangete, o mura? E tu non piangi,
Di Giove Erceo tremendo altar, fra poco
D'orribil scena testimon nefando?
E tu, soglio di Priamo, non versi
Lagrime di dolor, d'affetto e d'ira?
Io sola, io sola a piangere non basto!
Accorrete, Priamidi. — Reggete
L'alta colona d'Ilion che cade! —
Ma un Dio maligno ahimè le man vi lega!

ETTORE

Oh tremende parole!

CASSANDRA

Infra i silenzi
Del tradimento, e della buia notte
Veggo le fiamme suscitarsi, e tutta
Lambir la reggia intorno, e cener farla.
Oh quant' urne s'innalzano! Io m'aggiro
Fra l'orror delle tombe, ed insepolte
Ossa calpesta il piede inorridito!
Oh! chi versa il mio sangue? Il sangue mio
Versa una tigre, che al lion temuto
Pria nella gola infisse i denti atroci. —
Grecia, tu pur pria dell'occaso il sole

Vedi sepolto in un nembo di sangue . . .
Ahi!... Nume avverso, a che mi squarci il velo?..
Il campo achivo, i cavalieri, e i fanti
Percoton l'aste nei sonanti scudi. —
Sta con essi vittoria, e il nostro pianto.
O misero guerrier, che a terra giaci
Nel sangue tuo, nelle tue piaghe involto,
Tu boccheggiando mi chiami .... e mi sporgi
Le man fraterne! — O prodi, a che vi state?
Custodite le porte; al campion vostro
Ogni adito si vieti: oggi è perduta
E patria e libertà, s'ei scende in campo.

ETTORE

Disperda un Dio gli augurii, o sovra il capo
Dei nemici si compiano! — O sorella,
Al lungo vaneggiar pon modo: — al petto
Torna la calma, — e non voler che invano
Paventi il prode per sognate stragi. —
Oh! ma non m'ode; e gli occhi al suolo affigge,
E forsennata il crin squarcia, e le bende.
Fidate ancelle, e tu, madre pietosa,
Nelle secrete stanze a ricomporre
La smarrita ragion la conducete.
Un Dio nemico l'agita, e potrebbe
Suo vano profetar tornarci a danno,
Disanimando lo sperar dei forti.

ATTO QUARTO

SCENA I.

ETTORE e PARIDE.

ETTORE

Fratel, che rechi?

PARIDE

A te forier io vengo
D'insolita novella: a queste mura
Due guerrier greci avanzansi, e celata
Hanno la fronte nel guerriero elmetto; —
Ma degli ambasciatori il sacro segno
Portano nella destra: ulivo avvolto
Di pacifiche bende, e bianche lane.

ETTORE

Ben vengano essi; io lieto udrogli, o pace
Suonin lor detti, o guerra. . — Or che ti pare
Del lor contegno? — eran superbi, o miti?
Paion dei duci, o dei minor guerrieri?

PARIDE

Parmi feroce, impaziente, altero
L'un d'essi, e nel bollor dell'età prima:
È grave l'altro, ed all'età canuta

Sembra che inchini.

ETTORE

Io di vedergli agogno.

PARIDE

Miragli; a te muovon securi: or vedi,
Se m'ingannai nel giudicar d'entrambi.

SCENA II.

ACHILLE, FENICIO e detti.

ETTORE

Inoltratevi, o prodi. — A questa reggia
Qual vi guida cagion? — Con quai proposte
Quei pacifici rami a me recate? —

ACHILLE

Con quai proposte? E non tel dice il core?
E non tel dice quel misfatto atroce,
Che nel campo compiesti? — E non tel dice
Il palpito di morte, onde sei fatto
Misero ostello, e l'affrettata Parca,
Che il cor ti stringe, e di morte t'ingombra?

ETTORE

Oh— chi sei tu? perchè minacce audaci
Con pacifici segni irato accoppi?
In questa reggia ospite sei; sei messo
Di Grecia tu: — di Grecia annunzia l'ira;

Io tel consento; ma dai modi astienti
Ingiuriosi, e di guerriero indegni.

ACHILLE

Dall' ingurie astenermi? E ti astenesti,
Perfido, tu dal trucidar Pelide,
Patroclo trucidando a tradimento?
Chè certo il braccio imbelle tuo non era
Possente a dar morte all' eroe, se un Dio,
O qualche frode, ch' è sol vostro nume,
Aggiunto non t' avesse ardire e forza.
Tu svenasti quel forte; ei per te giace;
Ma già dalle profonde acque di Stige
Egli con fiera voce a se t' invita,
E te chiama, e t' accenna, e ti dimostra
Quella medesma via, ch' egli trascorse.

ETTORE

Che vuoi dirmi con ciò?

ACHILLE

Che il prode Achille
Ettore sfida a singolar tenzone:
Fulminante di sdegno e di vendetta
Ti attende in campo. — Vedi, — oltre il meriggio
Il sol inchina; anzi che scenda in seno
Dell' alma Teti al gran Pelide madre,
Corri a battaglia, se non vuoi di vile
La taccia meritar; corri a battaglia:
Resisti contro quell' invitta spada,
Che la tua vita, ed il tuo sangue agogna.

ETTORE

Esser potrebbe, che pentito poscia
Il fier Pelide, richiamasse indietro
Queste parole di baldanza; i Numi
Contrari non mi son; Giove protegge
La giustizia d' Ettorre, e spesso Apollo
Dispensa al braccio, e all'arco mio favore.
E chi è mai questo Pelide? — Pochi
Colpi ei vibrava, ed affannato, e vinto
Dal travagliar di Marte, ei s'appiattava
Nella sua tenda, qual fanciul, che dopo
Un picciol corso, della madre in seno
Si posa, e s'addormenta. — Ivi si giacque
Inonorato fra donzelle e cerne,
Ben lungamente, con la man guerriera
Non sdegnando trattar le molli corde
D'imbelle cetra, e a lei sposare il canto.
Quest' è l' eroe, che formidare Ettorre
Tanto dovrebbe? E prode anco ei si fosse,
Nel lungo sonno, nell'inerzia lunga
Smarrì la forza antica; al molle corpo
Fatte son l' armi inusitato arnese.
Io da dieci anni un dì non le deposi;
In quelle io veglio, e m' addormento in quelle;
E ben sa Grecia s'io le vesto indarno. —
Chi, chi prode si vanta innanzi a Ettorre?

ACHILLE

Chi prode innanzi a te? — Di Teti il figlio,

Il figliuol d'una Dea, quei che d'un colpo,
D'un colpo sol potria le vostre mura,
E il vostro orgoglio, e tutti voi far polve.

ETTORE

Il figliuol d'una Dea? Giova talora
Menzogna a colorar bassi natali;
Ma ben si sa, donde la stirpe illustre
Di Priamo deriva.

ACHILLE

Indegno! ed osi
In dubbio por, ch' io sia dell' alma Teti,
Della Diva del mar prole divina?
Guardami, riconoscimi, io mi sono
Quello Achille che oltraggi, e tu con vili
Parole insulti; io mi son quei, che agogno
Il sangue tuo; ma pria che in campo e in armi
A faccia a faccia ti scontrassi, volli
Mirar l' aspetto tuo; di tue parole
Nella baldanza invigorirmi all' ira,
Tue forze, e i vanti misurare, e tutta
Squadrar la tua persona, onde scendesse
Anticipato in me della vendetta
L' altissimo piacer. Forza mi aggiunge
Al braccio, al cor tua vista. — Io son fra l'armi
Già col pensiero, e nella grande impresa
Palpita il cor di gioia inusitata. —
Patroclo, a che mi chiami? a che tua voce
Fremente come turbine m' istiga?

Quel sangue iniquo agogni? Io spargerollo. —
Nè se ti difendesse il sommo Giove,
Ti sottrarrebbe ai colpi miei. — Chè in mezzo
Alla reggia stellata, e dagli artigli
Io ti trarrei dell' aquila ministra,
Fra i lampi della folgore celeste;
Tanta è la possa, che m'afforza il core.

ETTORE

Audace parli; — ai sensi, alle parole
Vedrò fra poco se rispondon l' opre.
M'è caro, Achille, averti entro mia reggia.
Vien meco là, dove le caste suore
S' hanno ricetto; qui non siam nemici,
Siamo guerrieri, e cavalier possenti,
E figli ambi di re. L'ospite tazza
S'incoroni, spumeggi il buon lieo
Nei calici gemmati, e nuove forze
Ai prodi infonda, e gagliardia novella.
Non ricusar, Pelide.

ACHILLE

Ogni cortese
Parola in bando; mai, ch'io libi mai
Alla tua tazza? Ah! mi parria del sangue
Contaminata del diletto amico.
E sperarlo osi tu? — Freddo ei si giace
Nella mia tenda, e dalle aperte piaghe
Mille voci tramanda, e ognuna al core
Di Pelide favella. — È vivo Ettorre;

Fin ch' ei non cada, io me n'andrò fra l'ombre
Con bassa fronte, e non avrò conforto.

ETTORE

Fa di tua voglia senno; io non t'astringo:
Securamente, e con la sola scorta
Della mia fede, al tuo campo ritorna.
Io scenderò fra poco al grande agone,
Generoso nemico. — I modi io sdegno
Dell'empio; in questa reggia abbi tu stanza,
Quanto la vuoi sicura; in campo poscia
Farem scontro di colpi orrendi, e fieri.

ACHILLE

T'attendo impaziente, al campo io volo. —
Ti vidi, ti conobbi; il fiero suono
Della tua voce nel mio petto scese;
Essa le furie vi desti di morte:
Queste armate di ferro e di flagello
T'attendon nella pugna: io veggo il gorgo
Delle tue piaghe aperte: io nel trafitto
Tuo petto esulto, e mia vendetta è piena.

PARIDE

Ettore, addio; già la vittoria è teco.

SCENA III.

ETTORE

Corre dietro a'suoi passi il mio germano.
Oh qual pensier mi turba! e che vuol mai? —

Che quel pessimo ardisse!... forse tenta
Ordire insidie a quel gagliardo, e dove
Più s'intrica la via .... Ma preveniamlo.
Perfido! ei forse all' abborrita taccia
Di rapitor, quella congiunger osa
Di traditore infame! — Ah! questa macchia
Mai non si lava, e lo splendor del trono
Più la viltà ne scopre. — Alma ben nata
Più che la morte i tradimenti abborre.

SCENA IV.

ECUBA e detto.

ECUBA

Oh figlio, o figliuol mio, t'arresta alquanto.

ETTORE

Madre, a' miei passi, deh! non farti inciampo.
Verso le porte Scee correr mi lascia;
Chè un tradimento io temo, e tal che eterno
Lo scorno a noi ne rimarrebbe, e l'onta.

ECUBA

E chi tra noi potria tanto avvilirsi?

ETTORE

Paride, ardito artefice di frodi,
Al nostro nome or forse aggiunge macchia
Più dell'antica rea. — Non trattenermi,

Tra poco riedo, oh! qual fragor lontano!....
Corrasi —.

ECUBA

O figlio, anche in difesa voli
De' tuoi nemici, e a lor ti fai tu scudo,
Che avidi son di spargere il tuo sangue!
E sarà mai che Giove onnipossente
A una tanta pietà non dia mercede?
E sarà mai che al fianco del mio figlio
Non veglino a difesa i Numi tutti? —
Ma il Pelide ritorna....

SCENA V.

ACHILLE, ETTORE e detta.

ACHILLE

Ah prode Ettorre,
O primo degli eroi, lascia che abbracci
Quel petto difensor; lascia ch'io baci
Quel volto .... Ahimè! che dall'abisso appare
L'orrida imago di Patroclo estinto,
E al nostro amplesso si frappon; perdona,
Perdona, Ettorre. — Ch'io t'abborra è fato.
Io per te vivo, eppur forza è ch'io ponga
Tutte mie forze a far ch'oggi tu cada. —
T'arma del tuo valor .... da disperato

Combatti, e ti difendi. — Ah! perchè astretto
Son mal mio grado a comparirti ingrato!

SCENA VI.

ETTORE ed ECUBA.

ETTORE

O madre mia! d'immensa ira feroce
Corre il Pelide alla battaglia, e freme.
Tra poco suonerà l'orrenda squilla,
Che a singolar certame il tuo figliuolo
Chiama contro quel forte: ella è battaglia
Non già questa di Greci, e di Troiani:
Ma d'ambe parti qui pugna il sostegno
E di Grecia e di Troia; il fato e Giove
Decideran questa tremenda lotta.
Tu, madre, supplichevole al delubro
Vanne dell'alma Giuno, e qual racchiudi
Entro il regio tesor più nobil peplo,
E più lucente, e più di gemme adorno,
E che splenda qual sol, con le man pure
Poni alla Dea sulle ginocchia, ond'ella
Alcun poco si pieghi, e alfin desista
Dalle minacce sue, dall' ira antica.
Io qui rimango a ricomporre alquanto
Gli agitati pensier; quindi ai guerrieri
Io volo a presentarmi. — In essi è d' uopo

Destar fidanza, ed eccitar valore.
Deh! che almen la consorte a me non venga,
E il caro figlio. —

ECUBA

Ah! sì, diletto Ettorre,
Ti riconforta e spera; han cura i Numi
Di chi gli imita, e li somiglia. Evita
D'indebolirti; a lacrime di sangue
Io pregherò quella sdegnosa Dea,
Che forza al braccio, e ardir ti aggiunga al core.

ETTORE

Almen non voglia 'l ciel, che a farmi vile
Andromaca qui muova; il mio coraggio
D'uopo non ha d'esser tentato. — Il core
Un ignorato tremito mi scuote;
Eppur di forza inusitata io debbo
Vestirmi, il debbo; — di cotal nemico
Trovomi in faccia. — Oh! ma chi vien... la sposa...
Ed è con seco il dolce Astianatte.
Ah! fuggiam questa vista.

SCENA VII.

ANDROMACA e detto.

ANDROMACA

O crudo Ettorre!
Così t'involi al mio desire ardente?

E tanto m'odii tu, che prendi a sdegno,
Pria che tu scenda nel fatale arringo,
Gli amplessi d'una tenera consorte?
Eppur ristoro dai guerrieri affanni
Già t'era un tempo sua vista bramata
Nè vuoi mirar questo tuo pargoletto,
Che cresce imagin tua? Mira il suo viso,
Che ti beava un dì; con quanto affetto
Non ricerca ei del genitore i baci!
Guardalo per pietà, guardalo: è sangue,
Puro sangue è d'Ettorre. Egli ti stende
Le mani pargolette in amil atto,
E con voce interrotta, e non distinta,
Ei sembra articolar queste parole:
O padre mio, perchè t'affretti al campo?
Resta nella tua reggia, e noi difendi.
Ah! se tu cadi, e chi sarà che tolga
Andromaca mia madre, e me tuo figlio
A rio servaggio, ad abborriti ceppi?
Egli così ti dice. Ah! tu l'ascolta;
Dell'innocenza non sprezzar la voce;
Rimanti per pietà; questa tua reggia
Difendi, e i Teucri e il padre ed i fratelli,
Tu di tutti campion, tu padre e nume.
Se un Dio nemico a te vittoria nega,
Se vince Achille, e chi per noi combatte?
Chi più difende il dolce nido antico,
E le tombe degli avi, e il trono avito?

Neppur lo stesso Dio, che in Tracia guida
Gl' indomiti cavalli, a noi d'Ettorre
Terrebbe vece. In te vive la sposa,
In te questo fanciullo, e il padre, e tutti;
Troppo la tua famiglia ha di te d'uopo,
Unica face d'ogni nostra speme.

ETTORE

Sposa, frena quel pianto, e non sforzarmi
A involontarie lagrime. . . . . l'istante
Non è questo del piangere — ; di guerra,
E di vittoria il tempo or è; mi sfida
Achille irato a singolar cimento. —
I Greci, e i Teucri impazienti in campo
Il gran momento aspettano; di un regno
Il fato pende dalle nostre spade. —
Ed io dovrei così frodar la speme
Della patria, e del regno? Ah! non si dica
Questo di me; di mille morti io pera,
Anzi che ascolti uom mai, che mi rinfacci
Con tai rampogne. Oh! quell'Ettor vantato
Cerca la pugna in braccio della sposa,
E se i nemici sfidanlo, tremante
Tra le donne s'appiatta, e tra i fanciulli:
E tu, consorte, udir potresti Ettorre
Fatto ludibrio alle troiane spose,
Senza coprir d'alta vergogna il viso? —

ANDROMACA

No, ma più grave mi saria vederti

Per man caduto del Pelide atroce.

ETTORE

Or via, che sarà mai? Di tanti prodi
A fronte io stetti, e non mancommi il core.
Nè si vantò di mia fiacchezza Aiace,
Il forte Aiace; nè di me vantossi
Quel Patroclo possente, ed era in forze
Secondo al gran Pelide; al primo colpo
Pur cadde a terra, e la troiana polve
Morse spirando, e l'inondò di sangue. —
Oh! questo fato pur tocchi al Pelide,
Sicchè la stessa man lo spinga a Pluto.
Consorte, addio! — Porgimi il figlio, in esso
Vo' consolarmi de' sofferti affanni,
E la paterna man sul caro capo
Imporre, e benedirlo. — O pargoletto,
Vieni al paterno sen. — Vedi del forte
La prole vera! Nè il balen dell'armi,
Nè lo spaventa del cimiero il lampo,
Nè lo squassar delle ondeggianti penne;
Anzi la mano pargoletta innalza
Sulle piume dell'elmo, e l'accarezza.
O dolce Astianatte, al sen paterno
Vieni, e Dio voglia, che non sia pur questa
L'ultima volta, che ti stringo al petto,
E libo sul tuo labbro i cari baci.

ANDROMACA

Ettore mio, tu piangi e tremi?

ETTORE

O sposa,
Di tenerezza un palpito m'assale,
Di timor no, chè nol conobbi ancora. —
Odi, Giove, un mio voto: Infondi al figlio
Maggior virtù, che già non ebbe il padre;
E fa ch'io senta nell'età canuta
Queste parole: — Era possente in guerra,
Indomito nell'armi il forte Ettorre;
Ma cede Ettorre al paragon del figlio. —
Allor traboccheran dal cor paterno
Lagrime di piacere, e di dolcezza.
Ma se al servaggio tu destini il figlio,
E la consorte mia, prima, ten prego,
Manda un fulmine tuo, che incenerisca
Quest'infelici, anzi che fatti scherno
Sien degli Achei superbi, e delle Achive.
Smania il core agitato, impaziente
L'alma ribolle. — Addio, consorte, addio;
Teco resta il mio cor, teco si resta
Pegno dell'amor mio, l'ultimo amplesso!....

ANDROMACA

L'ultimo amplesso...? Ahimè! ... che forse un Nume
Quel profetico accento in cor ti pose.

ETTORE

Sposa adorata, non temer; mi sento
Valor, che basta a rintuzzare Achille.
Nell' intimo del cor tuona la voce

Della vittoria .... Oh! l' odi tu ....? la squilla
Canta il carme di guerra, e lo ripete
Dei guerrieri la voce.

ANDROMACA

Io manco, o sposo,
Non lasciarmi così.

ETTORE

Fa core, o donna,
T' è forse ignoto Ettòr? — Tuona il secondo
Invito della pugna. — Al sen ti stringo,
Astianatte, e a te, donna, l' affido.
Tergi quel pianto, ti serena; in Giove
Spera, e nel braccio del troian campione.

SCENA VIII.

ANDROMACA

Ei parte, ei vola: — O mie fidate ancelle,
Sciogliete al figlio del Tonante Giove,
Al Dio delle battaglie, un sacro canto,
Ond' ei protegga Ettorre, e non consenta,
Che sul fiorir degli anni, e della speme
Caggia trofeo del furibondo Achille.

CORO

Esce Marte orrendo e fiero
Dal suo nero orrido albergo,
A lui fanno atroce usbergo
La paura ed il terror,
E lo sdegno ed il furor.
Vedi come in atto orribile
Con la man superba istiga
La funerea quadriga,
Che, volando qual balen,
Di ruine empie il terren.
Terra e ciel già già si turbano;
Si confondon gli elementi;
Fischiar odo opposti venti,
E rimugghia in cielo il suon
Della folgore, e del tuon.
Ma Cassandra a noi s' avanza;
Ahi! che stanza di dolore
Questa reggia è fatta omai.
E tu, Febo onniveggente,
Volgi altrove i mesti rai
Spaventati orribilmente.

ATTO QUINTO

SCENA I.

CASSANDRA

Ah sospendete! — È questo inno di morte,
E non di pugna. — V' esce tremebonda
Fuor dal petto la voce, e inesorato
L' ascolta Marte. — A che le vestimenta
Non lacerate, e non squarciate i veli?
Non perdonate al crin; nudate i petti,
Vergini, e spose, e madri; e voi, cui figli
Vagiscon nella culla, ah! nella culla
Li soffocate, anzi che al greco oltraggio
Serbata sia di Dardano la prole. —
Tutte piangete, o misere; di pianto
Questa è giornata.

SCENA II.

ECUBA e detta

ECUBA

O mia diletta figlia,
Dimmi, della battaglia udisti nuova?

CASSANDRA

Io no, per certo; ma nel cor segreta
Una voce mi grida: — è morto Ettorre. —

ECUBA

Ah! quella voce nel profondo core,
O dolce figlia, per pietà rispingi. —
Anticipatamente alla tua madre
Deh! non vibrar nel petto il coltel crudo.

CASSANDRA

Ma che posso io ridirti? Ecco la stessa
Andromaca divina. Ah! la contempla:
Mira il suo viso dipinto di morte,
Mirala, e trema! —

SCENA III.

ANDROMACA, e dette.

ECUBA

Che vedesti, o figlia? —
Per pietade rispondi.

ANDROMACA

Ah! che a quest' ora
È spento il figliuol tuo. — Con maggior ira
Orribilmente l' assalto rinnova
Il Pelide spietato; un Dio gli porge
Forza e ardimento; un Dio per lui combatte. . . . .
La prima volta intrepido lo sposo

Il tempestar de' suoi colpi sostenne
Audacemente; — nel secondo scontro
Lo vidi vacillar; vidi che il sangue
A larga vena gli spicciava: io vidi
Già l'armatura dismagliata e fessa.
Altro non so; chè mi pose l'ambascia
Una benda d'orrore al mesto ciglio —
Sì che trepida e incerta, brancolando
Qua semiviva mi recai, me stessa
Togliendo all' empia scena, e nella vostra
Pietà cercai di lacrime conforto.

ECUBA

Cassandra, ah! vola sulla iliaca torre;
Mira la pugna, e alcun ne reca avviso. (1) —
Intanto, oh Dio! nel cor qual mai conflitto,
Nel mesto cor d'una dolente madre! —

ANDROMACA

Lascia a me sola, o donna, esser dolente;
A me si aspetta, — chè ben altro affetto
È quel di sposa, che non quel di madre! —
Tu finalmente molti figli abbracci,
Ed uno sposo è appoggio a tua vecchiezza,
Che teco parte le fortune avverse,
E teco piange. Altri non ho che Ettorre. —
Nella reggia paterna i miei fratelli

(1) *Cassandra parte frettolosa.*

Cadder per man del fero Achille, e 'l padre
Con lor cadeva. — Artemide mi tolse
La genitrice. — Sol mi resta Ettorre,
E un orfanello misero che piange
Già la morte del padre innanzi tempo,
E sul servaggio antiveduto trema. —
Riede Cassandra...

SCENA IV.

CASSANDRA e dette.

ANDROMACA

Oh ciel! che rechi? — il tuo
Volto, più che il parlar, mi dà la morte. —

ECUBA

Che vedesti? —

CASSANDRA

Che vidi? Ei traballò
Dall' alto carro. — Io traboccar lo vidi
Col viso volto in giuso; io vidi il sangue,
Che largo giù piovea per ogni vena. —
Ahi miseri! qual grido di dolore
Mandaro i Teucri! Piangon tutti, e sembra,
Ch' oggi il padre comun visto abbia il fine;
Tanto regna squallor nel nostro campo!

ECUBA

Ma vive, dimmi?

CASSANDRA

Ei vive... ma il Pelide
Ei pur si slancia dall'orribil carro;
Slanciasi, e fieramente minacciando
Insulta quel caduto, e nella strozza
Accenna il colpo, che forse discese. —

ECUBA

Oh parole di morte! — Ecco un drappello
Di fuggitivi, e il maledetto figlio,
Paride vil, di que' codardi è il primo. —

SCENA V.

PARIDE e dette.

ECUBA

Che rechi, augello di sinistro canto?
Godi, trionfa; delle tue rapine
Raccogli il frutto pienamente; vibra
Tu nella madre il micidial coltello;
Lacera il seno che ti diè la vita;
Esserti madre è colpa tal, che puote
Sol torla il sangue per tua man versato!

PARIDE

Ecuba, per pietà l'ira sospendi.
Nella morte d'Ettorre io non ho colpa.

ECUBA

Dunque Ettore morì?

PARIDE

Pur troppo è spento! —
Esangue corpo nell'arena ei giace. —

ECUBA

Come cadea quel forte? Almen che il sappia,
E che non pianga d'ignorato affanno:
Il calice del duolo a stilla a stilla
Fa ch'io tracanni! — Ella è di te ben degna
Questa pietà.

PARIDE

Che poss'io dirti? Pago
Ancor non è l'inferocito Achille
Nel cader di quel prode. — Era il fratello
Spento, e il crudel gli sovrastava ancora,
E sitibondo di quel caro sangue
Vani colpi vibrava al freddo petto. —
Poscia che il vide esanimato, i piedi
Presso il tallon gli fora, e con tenaci
Nodi gli avvince all'asse del veloce
Cocchio, e i destrier spingendo a tutta foga,
Intorno alle muraglie orribilmente
Trascina il corpo misero. — Ogni sasso
Contaminato è dell'Ettoreo sangue. —
Per le macchie, pe' dumi, e membra e chiome
Lascia miseramente. — Oh Dei crudeli!
Questa mercè dunque serbate ai prodi?

ECUBA

Oh fato ingiusto! — E mentre cade il forte,
Tu più che fango vil, sei vivo ancora?
Maladetto il terren che ti sostiene,
E maladetto il sol che ti rischiara!
Ecuba è che ti parla: è la tua madre,
Anzi la furia tua che ti spaventa!
Vanne sì lunge, ch'io mai più ti vegga. —
Fuggi ogni sguardo umano: abbi seguace
L'Erinni, che la madre oggi t'invoca:
Presieda ella a'tuoi talami, ti stringa
Della impudica concubina al petto
Con nodi di colubri e di ceraste! —
Ai vostri colli adulteri i serpenti
Di quel capo infernal s'avvinghin tanto,
Che scompagnarvi non possiate mai!
Sianvi inferno gl'impuri abbracciamenti,
Vi siano inferno i vergognosi baci! —

PARIDE

Madre, pietà! — mi uccidi — oh! — ma raffrena
Quel maledir, che mi saetta in core
Di pentimenti un nembo, e di rimorsi....

ECUBA

Vani rimorsi e tardi. — Al mio dolore
Fa che si renda il figlio, e ti perdono.
Rendi ad Ilio il suo braccio, e ti son madre.
Ma taci, e tremi? — Ed io, folle! ti chiedo
Un sangue, che per te solo si sparse.

CASSANDRA

Madre, ah! ti volgi alla infelice nuora,
Che tramortisce pel soverchio duolo.
Soccorretela, ancelle. — Ad altre cure
Noi chiama il fato. Altro furore, ed altre
Lacrime il tempo da te chiede, o madre. —
Forse verrà stagion, che piangerai
Sovra il trafitto Paride. — Ah! lo sdegno
Mal regge incontro alla pietà materna. —
Ma non lo vedi tu?.... lacero, e pieno
Di ferite e percosse, il tuo figliuolo
Le porte ingombra con l'esangue spoglia.
Quanto diverso, oh quanto egli è da quello,
Che solea ritornar dal campo achivo!
Raggruppato di polvere e di sangue
Il crin gli scende sovra il morto viso,
E sporgendo le man, prega che noi
Tolghiam sua spoglia dagli insulti achivi.
Quanto ancor d'oro e di ricchezze avite
Resta ai Troiani, al forsennato Achille
Offriamlo in prezzo del campione ucciso;
Ei noi vivo difese: estinto s'abbia
Da noi riscatto, ed onorata tomba!

ECUBA

Un Dio, figlia, t'ispira. — Andiam — si tolga
L'inutil fregio del canuto crine,
E in vece di corona il cener segga
Su questo capo misero. — Noi vegga

Abbracciar sue ginocchia il fero Achille,
E l'indomito cor pieghi alla voce
Di madre disperata, e di sorella. —
A favellare umilemente impara,
Ecuba, a'tuoi nemici. — Ah! passò il tempo
D'ogni regia alterezza. — Andiamo. — Al figlio
Si appresti il rogo, o a noi tutti la morte.

C 999

2554-423

U. 2354
BA.

25